

LE JEU DES ÉCHECS.

On appelle ce jeu, dans l'Orient, *schatrengi* ou *shatrak*, c'est-à-dire jeu du *shah* ou du *roi*. En arabe, le mot *schek* signifie aussi *roi*. Quoi qu'il en soit, c'est de ce mot que les Latins modernes ont fait *scacorum ludus*; les Italiens *scacchi*, et nous les échecs, en ajoutant un *e* et en substituant le *c* au *k*, comme nous l'avons fait fréquemment dans une foule de mots que nous avons empruntés aux étrangers pour enrichir notre langue.

Quelques auteurs attribuent l'invention du jeu des échecs à Palamède, fils du roi d'Eubée, qui l'aurait enseigné à ses compagnons pour faire diversion à leur ennui pendant le siège de Troie; d'autres supposent qu'il a été connu des Grecs, puis des Romains, et que, par conséquent, c'est de ces derniers que nous l'avons reçu. Ces deux opinions sont également dénuées de fondement : il n'y a que les écrivains arabes, aux récits desquels nous nous conformons, qui nous aient transmis la véritable origine du jeu des échecs.

Ils racontent qu'il y avait autrefois un roi de Perse, nommé Shihram, prince vain, fantasque et despote, qui n'usait du pouvoir suprême que pour faire le malheur de ses sujets, qu'il traitait comme des esclaves destinés à supporter tous ses caprices. Grands ou petits, riches ou pauvres, étaient indistinctement exposés à ses violences; mais les seigneurs que leur rang condamnait à vivre près de sa personne, se trouvaient encore plus particulièrement en butte à ses odieux traitements.

L'indignation était profonde; cependant, chacun souffrait en silence, sous le système de terreur que le despote avait organisé. Mais les princes voisins, tributaires de ce roi, enhardis par le mécontentement de ses peuples, augmentaient secrètement le nombre de leurs troupes, s'approvision-

naient de machines de guerre, et se disposaient à envahir ses états pour s'affranchir du joug qu'il leur avait imposé.

Vainement quelques serviteurs dévoués à Shihram s'étaient-ils efforcés de le rendre plus humain et plus équitable; leurs conseils, regardés comme acte de rébellion, avaient été punis avec rigueur, et les autres serviteurs, intimidés par cet excès de rigueur, se résignaient à subir toutes les conséquences de ce règne odieux, lorsqu'un bramine du nom de Sissa, fils de Taher, que le spectacle de la détresse du royaume avait douloureusement affecté, résolut, sans compromettre sa liberté, d'éclairer enfin son prince. Après de grandes méditations, il inventa le jeu des échecs, dont le but était de faire comprendre à Shihram que le *roi*, malgré sa toute-puissance, avait besoin du secours de ses sujets pour repousser les attaques de ses ennemis.

La découverte de ce nouveau jeu se propagea avec une merveilleuse rapidité. Désireux de le connaître, Shihram ordonna au bramine de se rendre auprès de lui. Sous prétexte d'en expliquer les règles, Sissa dessilla les yeux de son prince en lui faisant apprécier des vérités qu'il avait toujours méconnues. Le monarque, enchanté de la forme ingénieuse sous laquelle elles lui avaient été présentées, abjura ses erreurs, adopta un autre système de gouvernement, reconnut que l'affection des peuples fait seule la véritable force des rois, et appréciant le service qu'il avait reçu du bramine, il voulut lui en témoigner sa reconnaissance. « Choisis, lui dit-il, la récompense que tu désires; quels que soient les vœux que tu formes, ils seront accomplis. — Grand roi! répondit le fils de Taher, puisque ta bonté m'encourage, ordonne à tes trésoriers de me donner un grain de blé

pour la première case de l'échiquier, deux pour la seconde, quatre pour la troisième, et ainsi de suite en doublant toujours les grains, jusqu'à la soixante-quatrième case. » Le roi maîtrisa difficilement sa colère, en entendant former une pareille demande. « Eh quoi ! lui dit-il, oses-tu bien réclamer une récompense si indigne de moi, et penses-tu que mes trésors ne puissent suffire au don que tu mérites ? — Que ta générosité se rassure, lui répondit Sissa, et ne t'enflamme pas contre ton esclave... Je t'ai dit ce que je désire. »

Le roi, qui ne connaissait pas la propriété d'une progression géométrique, prit en pitié la demande du bramine, mais ordonna toutefois qu'on se hâtât de la satisfaire. Lorsque les trésoriers eurent supputé la quantité de grains de blé que Sissa devait recevoir, le résultat de ce calcul les épouvanta tellement qu'ils se rendirent aussitôt chez le prince pour lui faire part de leur surprise et de leur embarras. En effet, tous les trésors de la Perse n'auraient pas suffi pour payer ce présent.

Cette progression produit la somme de 16,846,744,073,709,151,615, c'est-à-dire plus de seize quintillions, ou plus de seize milliards de milliards, ce qui est un nombre presque incommensurable.

Le bramine avait voulu faire comprendre à son souverain, par cette ingénieuse allégorie, qu'un monarque doit être extrêmement circonspect dans la distribution de ses grâces, s'il ne veut pas qu'on abuse de ses meilleures intentions. Shihram, émerveillé de la profondeur de jugement du bramine, lui dit en l'embrassant : « Fils de Taher, voilà la seconde victoire que tu remportes sur moi ; viens t'asseoir près de mon trône et m'aider à gouverner mes peuples. Heureux les princes qui ont de pareils ministres ! »

Le jeu des échecs se répandit progressivement dans tout l'Orient ; il acquit par la suite une grande célébrité, et les rois, les conquérants les plus illustres, en firent

souvent leurs délices. On sait que sa marche et ses combinaisons offrent une ressemblance frappante avec l'art de la guerre ; aussi Tamerlan se livrait-il à ce jeu avec passion, entraîné qu'il y était par l'attrait des calculs d'une tactique spéculative (1). Saint Louis l'aimait aussi. On voit aujourd'hui dans l'ancien hôtel Cluny, parmi les antiquités qui ont été réunies par M. du Sommerard, un jeu d'échecs, en cristal de roche, qui lui fut envoyé en présent par le Vieux de la Montagne. Ce jeu était autrefois au trésor de l'abbaye de Saint-Denis. Charles XII, qui fut longtemps regardé comme l'Alexandre du Nord, détestait le jeu et le défendait à ses troupes ; mais il avait excepté celui des échecs, et même excitait à y jouer, par le plaisir qu'il paraissait y prendre. Enfin, Voltaire ne dédaignait pas d'y consacrer quelques moments tous les jours, avec le jésuite Adam, qui, en dépit de son nom, comme le disait en riant l'auteur de *la Henriade*, n'était pas le premier homme du monde.

Ce jeu fut pourtant défendu par quelques souverains : Louis IX le proscrivit à cause du temps qu'il faisait perdre ; Casimir II, roi de Pologne, rendit, en 1368, une ordonnance spéciale contre ce jeu, et Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, ne voulut jamais le permettre à son fils. Malgré les édits de ces princes et peut-être même à cause de ces édits, le jeu des échecs eut toujours le même attrait pour ceux qui aiment les jeux de spéculation.

Cesont les Espagnols qui ont introduits les échecs en Europe. On a vu des personnes, par une tension d'esprit très-remarquable,

(1) Tamerlan donna le nom de *Shah-Rokh* à l'un de ses petits-fils, parce qu'il reçut la nouvelle de sa naissance comme il jouait aux échecs et qu'il avait fait échec au roi avec la tour, ou, selon d'autres, avec le cavalier. Or, ce coup s'appelle *shah-rokh* en persan. *Hist. des Découv.*, t. III.

y jouer de mémoire, en voyageant; on a même vu des villes entières se dédier à ce jeu, et faire des parties entre elles, comme des particuliers.

Parmi les anciens Irlandais, une partie d'échecs décida quelquefois du sort d'une succession.

Dans les siècles passés, les habitants de la Suède se servaient ordinairement des échecs pour s'assurer de l'adresse et de la perspicacité de ceux qui désiraient s'allier à leur famille.

En Italie, la passion de ce jeu a souvent dégénéré en monomanie : on a vu des pères laisser à leurs fils, par testament, avec les autres charges de la succession, le soin de terminer une partie qui avait été interrompue par leur mort.

Le jeu des échecs est si positif, si précis et si exempt d'équivoques, qu'il suffit, pour le jouer par correspondance, que deux joueurs, comme on l'a vu quelquefois, aient le soin de se prévenir de chaque coup, par une lettre.

On a quelquefois expié par de cruels revers le tort de s'être trop passionné pour ce jeu. L'auteur de *l'Histoire de l'abbaye de Senones* cite, à l'appui de cette observation, un fait curieux que nous ne saurions passer sous silence : Fernand, comte de Flandre, époux de Jeanne, comtesse de Hainaut, fille de Baudouin comte de Flandre, et premier empereur de Constantinople, se plaisait à jouer aux échecs avec elle; mais si la comtesse avait le malheur de le faire échec et mat, il se mettait en fureur et l'accablait d'invectives et de mauvais traitements. Philippe-Auguste, cousin de Jeanne, indigné des violences que le comte exerçait sur la personne de sa femme, lui en fit de vifs reproches. Blessé des réprimandes du roi de France, le comte de Flandre résolut de s'en venger, en se rangeant, avec tous ses partisans, sous les drapeaux de l'empereur Othon. Ces deux monarques en vinrent aux mains à la bataille de Bovines : le comte fut fait prisonnier

du roi de France, et la comtesse Jeanne régna glorieusement sur la Flandre.

Louis XIII, roi de France (1), avait fait faire un échiquier en étoffe, destiné à lui servir d'amusement pour le temps qu'il devait employer à se promener en voiture. Les échecs dont il se servait alors étaient terminés du bas par des espèces d'aiguilles qui, en s'enfonçant dans l'échiquier, permettaient au roi de jouer sans craindre qu'un choc imprévu ne vint à déranger l'ordre de bataille de ses soldats d'ivoire.

Don Juan d'Autriche, fils naturel du roi d'Espagne Philippe IV, avait adopté pour échiquier une chambre entière, où les différentes cases étaient représentées par un pavé de marbre noir et blanc; mais ce n'était pas avec des pions inanimés qu'il aimait à jouer aux échecs, c'était avec des hommes, qu'il faisait mouvoir au gré de sa volonté et selon les règles du jeu.

On sait que des mécaniciens d'un talent supérieur ont, dans le dix-huitième siècle, inventé des automates qui jouaient aux échecs avec toute l'habileté d'un joueur consommé. Le plus étonnant de tous ces êtres inanimés est, sans contredit, celui du baron de Kempelen, que tout Paris, et l'Académie des Sciences elle-même allèrent voir en 1783. Les amateurs les plus distingués briguaient l'honneur de faire sa partie; mais aucun ne put lutter contre cet intrépide joueur, qui fit constamment le désespoir de ses adversaires. Bien que plusieurs personnes se soient efforcées d'expliquer ce fait par les seules lois de la mécanique, nous ne saurions cependant admettre qu'il n'y ait pas eu, au fond, un peu de supercherie.

Nous terminerons cet article par une anecdote dont nous ne garantissons pas l'authenticité, et qui est presque aussi surprenante que celle de l'automate du baron de Kempelen.

(1) Hyde, *Traité des Jeux orientaux*, page 67.

Il y avait à Bordeaux, il y a environ soixante ans, un gentilhomme si habile au jeu des échecs, qu'on ne le connaissait généralement que sous le nom de *Chevalier de l'Échiquier*. Sa renommée s'était étendue dans tout le Midi, où il n'aurait pas trouvé de rival qui osât lui disputer un succès.

Un cavalier espagnol qui se trouvait à Bordeaux entendit parler de ce célèbre joueur. Il voulut s'assurer par lui-même si sa réputation n'était pas usurpée. Après avoir assisté à une de ses parties : « Je m'aperçois, dit-il au *Chevalier de l'Échiquier*, que la renommée n'a point exagéré votre gloire, et je vous crois de force à jouer avec don Gabriel de Roquas. — Quel est ce don Gabriel de Roquas, dont je n'ai jamais entendu parler ? demanda le *Chevalier de l'Échiquier*. — Comment, répondit l'Espagnol, l'ignorez-vous ? C'est le plus savant joueur d'échecs de toute l'Espagne. Il habite Cordoue, et chaque jour voit arriver chez lui ce que nos provinces ont de plus renommé dans ce jeu. Mais tous ses adversaires s'en retournent sans avoir pu le vaincre, et confessent unanimement qu'il n'est point de joueur au monde égal à don Gabriel de Roquas. — Vous m'inspirez le désir de le connaître ; et quoi qu'en disent vos compatriotes, je crois que je soutiendrais auprès de lui l'honneur de la Garonne ! »

A partir de cette époque, le *Chevalier de l'Échiquier*, préoccupé de l'idée d'avoir un rival, et peut-être un maître, n'eut pas un moment de repos qu'il n'eût éclairci ses doutes. Un beau jour il part pour Cordoue, arrive dans cette ville, et se fait indiquer la demeure de don Gabriel de Roquas. Quel ne fut pas son étonnement en voyant le grave Espagnol vis-à-vis de son singe, avec lequel il faisait une partie d'échecs ! « Seigneur, lui dit le *Chevalier de l'Échiquier*, je viens, attiré par votre renommée, dans l'espoir d'obtenir l'honneur de faire votre partie. Je jouis de

quelque estime à Bordeaux, et j'ose même dire qu'il n'y a point de joueur dans tout le midi de la France qui puisse me le disputer. — Allons, seigneur, lui répondit en souriant l'Espagnol, asseyez-vous là. Je vais tâcher de mériter la faveur que vous voulez bien me faire. »

Le gentilhomme français se plaça devant son adversaire, et la partie commença ; mais à peine avaient-ils joué quelques coups, que don Gabriel se leva en lui disant : « Seigneur, il est inutile de continuer, vous ne pouvez jouer avec moi ; vous êtes tout au plus de force à jouer avec mon singe. — Comment ! s'écria le gentilhomme gascon, est-ce que vous auriez l'intention de m'insulter ? — Nullement, répondit l'Espagnol ; mon singe possède à fond le jeu des échecs ; et vous ne devez point vous trouver humilié de ce que je vous place tous deux sur la même ligne ; je vous avouerai même que je parierais pour lui. — Je consens à faire sa partie, dit alors le Français, ne fût-ce que pour la rareté du fait : je veux voir si cet animal pourra me disputer la victoire. »

Sur un signe de don Gabriel, le singe vint occuper la place de son maître, reprit la partie où celui-ci l'avait laissée, et en moins de dix coups il fit son adversaire échec et mat. Entraîné par la colère, le Gascon se pencha brusquement vers le singe, et d'un coup de poing le renversa au milieu du salon. L'Espagnol lui reprocha sa brutalité en termes mesurés, mais énergiques. Notre homme reconnut ses torts, pria don Gabriel d'excuser un mouvement involontaire, et témoigna le désir de faire une seconde partie. « Je ne sais, répondit le gentilhomme cordouan, si mon singe voudra jouer encore avec vous. » En effet, il refusa d'obéir aux ordres de son maître ; mais celui-ci, à force de prières, parvint à le rassurer et à lui faire comprendre qu'il n'avait plus rien à craindre. Le singe se plaça de nouveau devant l'échiquier en regardant son adversaire d'un air

de défiance. Il joua d'abord quelques coups peu décisifs, avança un pion, puis, saisi tout à coup d'une terreur panique, il s'enfuit précipitamment, et alla se percher sur une armoire. Étonné de cette brusque disparition, le Gascon, les yeux fixés sur l'Espagnol, semblait lui en demander la cause. « Ne voyez-vous pas, lui dit alors don Gabriel, qu'il ne vous reste plus que deux coups à jouer, et qu'après cela mon singe vous fait échec et mat ? Ne trouvez

donc pas étonnant qu'il redoute les suites de sa victoire. »

Notre pauvre gentilhomme bordelais, confus et découragé, se hâta de sortir de Cordoue et de reprendre le chemin de la Gascogne ; puis, lorsqu'à son arrivée ses amis lui demandaient s'il avait gagné don Gabriel de Roquas : « Hélas ! répondait-il, je n'ai pu même gagner son singe. »

AUGUSTE AMIC.

BIBLIOGRAPHIE.

Les Césars, par M. le comte Franz de Champagny.

2^e article.

César était mort sans héritier direct ; son neveu, Octave, fut appelé à recueillir sa succession. « Il faut dire de quoi se composait la succession de César : C'était, d'abord, une vengeance à poursuivre ; si elle ne s'accomplissait pas, la proscription ; si elle réussissait, le pouvoir ; de toute manière, une guerre à soutenir, des légions à payer, des amis onéreux à garder à son service, mille privilèges de tout genre à conserver en dépit du sénat. Les premiers agents que le jeune Octave devait se procurer, pour réclamer ses droits d'héritier... c'étaient des soldats.

« Les légions, les vieux soldats de César virent donc venir à leur front de bataille un pauvre jeune homme blême, boiteux, tout tremblant. Il avait peur du tonnerre, croyait aux songes et aux présages ; il ne parlait en public qu'après avoir appris son discours par cœur ; il craignait le froid et le chaud ; ne sortait que la tête couverte, ne voyageait qu'en litière... Ce n'était donc ni la naissance (Octave était petit-fils d'un banquier de Velletri), ni le courage, ni l'activité de César ; c'était tout autre chose, et il fallait tout autre chose.

» Les grands hommes commencent une

guerre civile, un habile homme la finit... Le courage d'Octave était cette résolution froide, qui ne se jette pas dans le danger sans en calculer toutes les chances... Il joua les vieilles têtes du sénat ; l'alliance fut scellée entre lui, Antoine et Lépidus ; leurs soldats mêmes y aidèrent, et ordonnèrent un mariage entre Octave et une belle-fille d'Antoine, fiancée à un autre. Ainsi les soldats disposaient des familles ; c'était peu de chose, il est vrai, qu'une jeune fille et un mariage ; on se débarrassait si vite de l'une et de l'autre ! Les proscriptions commencèrent. Chacun fournissait à cette liste un de ses amis et recevait un de ses ennemis en échange. Antoine céda la tête de son neveu ; Lépidus, celle de son frère ; Octave, après avoir résisté trois jours, consentit à la mort de Cicéron.... cette proscription fut de toutes la plus abominable. Comme cela s'est toujours fait depuis le galant Sylla jusqu'à l'incorruptible Robespierre, toutes les haines, toutes les vengeances privées vinrent à la curée... On compte que trois cents sénateurs, deux mille chevaliers périrent. Les détails de la mort de Cicéron sont partout ; elle fut noble, touchante, et relève sa vie : il défendit à ses esclaves de s'armer pour lui, tendit la tête hors de la litière, et mourut sans phrase. Fulvie fit exposer cette tête sur les rostrs et perça la langue d'une

aiguille. Fulvie avait ses proscrits à elle; on apporta un jour une tête à Antoine : « Je ne connais pas cela, dit-il, portez à ma femme. » C'était la tête d'un homme qui avait refusé de vendre sa maison à Fulvie...

» Octave et Antoine, bien rassasiés de proscriptions, menèrent enfin contre les meurtriers de César leurs légions qui ne trouvaient plus à piller en Italie. La question était avant tout : Nourrir les soldats.

» Plutarque a écrit avec un reste d'enthousiasme républicain la dernière campagne de ces derniers Romains, Brutus et Cassius. Ces élèves des philosophes, sous les pas desquels se réveillait un souffle de l'ancienne liberté grecque, à qui Athènes dressait des statues à côté de celles des tyrannicides, Harmodius et Aristogiton, étaient autre chose que des niais ou d'obscurs fanatiques. Notre siècle est trop porté à prendre parti contre les vaincus : la vieille Rome devait tomber, mais elle ne tomba pas sans quelque dignité. Brutus, dans sa défaite, put se glorifier de n'avoir été trahi par personne; on vit même Lucilius, afin de sauver son général, se laisser prendre par les soldats d'Antoine, se faire passer pour Brutus, demander la mort comme une grâce; et quand il eut été reconnu, Antoine, touché de ce dévouement, embrassa Lucilius, et lui demanda la faveur d'être désormais son ami.

» Mais la fatale doctrine du suicide devait hâter leur perte. Brutus, qui avait eu le courage de blâmer la mort de Caton, la veille du combat, changea de pensée; quand lui et Cassius se séparèrent en se disant avec un sourire grave qu'ils étaient sûrs, sinon de vaincre, au moins de n'avoir pas à redouter le vainqueur, ils ne comprenaient pas combien ils affaiblissaient leur cause... Il y eut chez eux, comme chez Caton, une singulière précipitation de mourir... *Il semble que l'ombre de César soit toujours errante autour d'eux*

et tourne leurs épées contre leurs propres cœurs. (SHAKSPEARE, Julius-César.)

» Le monde restait donc à partager entre Antoine et Octave; Lépide était déjà mis de côté. L'Orient était échu à Antoine, Octave possédait l'Occident; Antoine oublia les grandes affaires au milieu des plaisirs de la vie inimitable; le luxe, les jouissances de l'Orient l'enivèrent, et il laissa le gouvernement du monde à son adroit et tranquille compétiteur.

» Octave commençait à rétablir un peu d'ordre dans la confusion des guerres civiles; il entra dans les voies d'une politique nouvelle, douce, tempérante et modérée; ne voulant pas de triomphes, laissant seulement écrire au bas de sa statue : *Pour avoir rétabli la paix longtemps troublée*; ni conquérant, ni grand pontife, ni même tribun; simple préfet de police, n'usurpant les attributions de personne, parlant toujours du rétablissement prochain de la république, laissant s'accumuler les torts d'Antoine, et, maître du monde, à vingt-huit ans, ayant la patience d'attendre (1).

» Mais enfin (2) la mesure est comblée. Antoine, quoique toujours marié à Octavie, et bien que dernièrement encore il ait épousé Minerve et se soit fait payer par les Athéniens mille talents comme dot de leur déesse, Antoine épouse solennellement Cléopâtre. En plein gymnase, à Alexandrie, sur une estrade d'argent, Cléopâtre et lui s'assoient ensemble sur deux trônes d'or. Cléopâtre, sous le costume d'Isis, est proclamée reine d'Égypte et de Libye; les fils d'Antoine et de Cléopâtre sont déclarés *rois des rois*, monarques, l'un de la Syrie, l'autre de l'Arménie et du Pont; ils apparaissent, chacun avec le costume de son royaume, entouré d'une garde étrangère, et Antoine envoie aux

(1) 713-719.

(2) 719.

consuls, à Rome, le récit officiel de cette cérémonie, en même temps que la pauvre Octavie, répudiée, reçoit l'ordre de quitter sa maison de Rome, et en sort baignée de pleurs aux yeux du peuple indigné (1).

« Octave avait beau jeu.... c'était l'Orient avec sa barbarie, disait-on, qui se soulevait contre Rome, la victorieuse; c'était le chien Anubis et les dieux-monstres de l'Égypte qui déclaraient la guerre aux dieux romains; c'était Cléopâtre avec le sistré égyptien, c'était l'esclave Mardion et les coiffeurs de Cléopâtre, traînant après eux les peuples de l'aurore et les armes bigarrées de l'Orient, contre lesquels Octave menait l'Italie, le sénat, le peuple, les pénates et les grands dieux.

« L'Orient et l'Occident se rencontrèrent donc à Actium, comme non loin de là ils s'étaient rencontrés deux fois à Pharsale et à Philippus... Le combat ne fut pas long; Cléopâtre d'ailleurs était toute prête pour la fuite, et lorsque Antoine la vit, avec les trente vaisseaux chargés de ses trésors, traverser toute la flotte, les voiles hautes et gagner le large, il ne songea plus à combattre, passa dans une galère avec deux amis, aborda le vaisseau de Cléopâtre, s'assit à la poupe, tandis qu'elle était à la proue, et demeura la tête cachée entre ses mains, sur ce navire qui emmenait sa fortune. »

Voilà la femme païenne, sans Dieu et sans pudeur, entraînant dans une fuite honteuse un des plus braves généraux romains. Comparons-la aux Blanche de Castille, aux Marguerite de Provence, aux Jeanne de Monfort, aux Marie-Thérèse, et bénissons le christianisme qui a relevé à ce point le caractère et la dignité des femmes. On connaît le sort d'Antoine et celui de Cléopâtre; il se tua pour sauver la reine; elle, livra à Octave Péluse, la clef de l'Égypte, voulut négocier avec le maître

du monde, et voyant qu'elle ne pouvait le captiver, elle finit à son tour par le suicide, cette dernière ressource si chère aux païens, qu'elle faisait dire à l'un d'eux (Plinie) qu'il estimait malheureux les dieux immortels par essence, et qui ne pouvaient échapper à la vie. Tout le désespoir que peut enfanter une fausse croyance est au fond de cette parole. Revenons à Octave Auguste, nom que le sénat vient de donner au neveu de César, au vainqueur d'Antoine.

« Octave n'était point roi, ni autocrate, ni tyran, ni même dictateur, comme avait eu la folie de l'être son oncle César; au contraire, quand on avait voulu le nommer à cette dignité, il avait supplié à genoux, la toge entr'ouverte, qu'on la lui épargnât. Il s'irritait si on l'appelait seigneur. Il s'appelait de son nom Caius Julius César Octavianus, simple citoyen de Rome, chargé de *mettre en ordre la république*, supplantant de dix ans en dix ans qu'on le soulageât de ce fardeau, ne souhaitant rien plus que de rétablir le gouvernement républicain, délibérant entre Agrippa et Mécène, comme, dans Corneille, entre Cinna et Maxime, sur la possibilité de restaurer le pouvoir du sénat et du peuple.... » Voilà comment Auguste contenta les vieux républicains, en gardant les formes de la république, cachant sous une apparence de liberté, sous le retour aux usages antiques, la plus forte concentration de pouvoir qui fût jamais. Pour l'armée, toujours inquiète et menaçante maîtresse de l'Italie durant soixante-dix ans de guerres civiles, Auguste la ramena peu à peu à l'ancienne et sévère discipline, et l'envoya combattre sur le Danube, sur le Rhin, guerres lointaines et pauvres, où il n'y avait rien à piller. Il l'éloigna de Rome, de l'Italie autant qu'il put.

« Venait le peuple; le peuple qu'il fallait tout à la fois nourrir et divertir, car le citoyen romain ne travaillait pas, les métiers étaient remplis par les esclaves, et

(1) 721.

comme ce peuple gentilhomme avait aussi des goûts artistiques, il fallait qu'on lui ouvrît des portiques de marbre où il pût se promener, des bains somptueux, et surtout des théâtres où les gladiateurs de la Germanie, les animaux de l'Atlas s'entre-tuaient pour le plaisir de ses yeux. Auguste satisfait encore aux besoins et aux caprices populaires; il embellit Rome, fit venir à ses frais les blés d'Égypte qu'il distribuait au peuple, et donna de beaux spectacles où les citoyens trouvaient place gratis. Agrippa construisait pour le peuple des aqueducs, des piscines, des fontaines; Balbus donnait vingt-cinq deniers à chaque prolétaire; le même Agrippa distribuait des billets de loterie qui gagnaient des bijoux, de l'argent, des meubles, etc. Comment le peuple n'aurait-il pas aimé ce tyran et les amis de ce tyran?

» Maintenant, au milieu de cette Rome devenue si belle, on voyait passer un homme simplement vêtu, marchant à pied, couduoyé par chacun, habillé, comme Fabius, d'un manteau de laine filée par ses propres filles. Cet homme allait aux comices voter avec le dernier prolétaire; il allait aux tribunaux cautionner un ami, rendre témoignage pour un accusé; il allait chez un sénateur célébrer le jour de naissance du maître de la maison, ou les fiançailles de sa fille. Il rentrait chez lui : c'était une petite maison sur le mont Palatin, avec un humble portique, en pierre d'Albe... Il se mettait tard à table, y restait peu, ne connaissait point le luxe des repas, si extravagant alors : avec du pain de ménage, des figues et de petits poissons, le maître du monde était content. A le voir si simple, qui aurait osé dire que c'était un roi?... Nulle popularité ne fut plus glorieuse et plus manifeste. Le peuple éleva une statue au médecin qui lui avait rendu la santé, des mourants ordonnaient qu'on remerciât les dieux, en leur nom, de ce qu'Auguste leur survivait; enfin le peuple entier l'appela *Père de la patrie*. »

Mais que pouvait Auguste contre des plaies toujours croissantes? La décadence des mœurs, le relâchement des liens de famille, l'extinction de la race romaine et l'accroissement de la race servile, les esclaves et les affranchis, instruments dociles de toutes les factions, l'étendue des propriétés de luxe, l'insuffisance de l'Italie à sa propre nourriture, c'étaient là des blessures incurables que ni la politique, ni la bonne volonté d'Auguste ne purent cicatriser. Il donna au monde quarante ans de paix; mais l'édifice qu'il avait voulu relever, l'édifice des vieilles mœurs romaines, de la religion de Numa, du patriotisme des Scipions, s'écroula dès que la main ingénieuse et puissante qui l'avait soutenu se fut glacée dans le tombeau.

« La destinée d'Auguste est une des plus complètes que le monde ait vues : souverain libre et paisible de l'univers civilisé, il vécut ce qu'il fallait de temps pour voir une génération nouvelle, ignorante des souvenirs anciens, succéder à la génération que Pharsale et Actium avaient décimée. Son règne fut un temps de repos entre la guerre civile et les tyrans, au moment où tous les anciens partis disparurent sans qu'il s'en formât un nouveau, où tous les peuples conquis acceptèrent la conquête, où tous les peuples barbares du dehors furent repoussés, et comme si le monde eût eu besoin de repos pour se préparer à un nouvel ordre de destinée, comme s'il avait voulu saluer avec Virgile le nouvel âge sibyllin et les mois de la grande année qui allait naître, Auguste ferma pour la seconde fois le temple de Janus (1), et Dieu, au moment de donner au monde celui que les prophètes ont appelé le *Prince de la paix*, étendit sur tout l'Occident civilisé une paix que les siècles n'avaient point connue.

» Au milieu de cette gloire, Auguste

(1) An 746.

naviguait doucement entre les îles du golfe de Naples, se reposait dans ses belles cités, écoutait des flatteries et des poèmes, voyait folâtrer, avec un douce joie de vieillard, la jeunesse grecque dans ses gymnases ; causant, riant, plein de gaieté, lorsque la douleur l'avertit que la mort était prochaine : il prit alors un miroir, s'arrangea les cheveux, et, tourné vers ses amis, leur dit, comme les acteurs à la fin du spectacle : « N'ai-je pas bien joué le mime de la vie ? Montrez-vous contents et applaudissez !... » On trouva pour un million de sesterces un sénateur qui jura avoir vu son âme monter au ciel (1). »

Auguste avait fondé l'empire tout en essayant de restaurer les mœurs et l'esprit

républicain ; Tibère se saisit de l'empire, répudia les traditions romaines, et tourna au profit d'un seul l'immense pouvoir qu'Auguste avait créé et dont il se servait pour le bien de tous. Nous parlerons dans un prochain article de Tibère et de Caligula, ces deux types, l'un de cruauté féroce et raisonnée, l'autre de cruauté folle et capricieuse, misérables successeurs de César, si généreux, et d'Auguste, si clément et si sage, tristes aberrations dont on se repose en contemplant, à la même époque, le fils de Dieu, vivant et mourant pour ses frères, et l'Église, la *Jérusalem nouvelle*, qui s'avance et va planter la croix sur la Rome des Césars.

M^{me} ÉVELINE RIBBECOURT.

LE SIÈGE DE ROUEN.

1418.

Vous, mesdemoiselles, qui vivez dans un temps d'ordre et de paix, vous aurez peine à vous figurer les dangers, les souffrances auxquels étaient exposées en l'an 1418 des jeunes filles aimant comme vous cette vie douce et calme, qui laisse une égale part aux devoirs et aux plaisirs. Vous n'êtes pas chaque jour inquiètes pour votre famille, pour vos amis, pour vous, et s'il existe encore quelques esprits turbulents qui rêvent le mal, les gens de bien en ont promptement raison, et la loi en fait justice.

Mais à la triste époque dont nous avons à vous entretenir il n'en était pas ainsi :

Deux grands partis se disputaient la France ; les d'Armagnacs et les Bourguignons ; pendant que ces deux partis se battaient, le roi d'Angleterre poursuivait presque sans obstacles la conquête de la

Normandie. Cherbourg, Domfront, Louviers et Pont-de-l'Arche avaient été pris par les Anglais, et ils avaient mis le siège devant Rouen. C'était dans cette ville que s'étaient réfugiés tous les riches habitants de la Normandie, chassés du reste de la province. Ils se trouvaient alors nombreux et animés d'un grand courage ; résolus à se bien défendre, excités qu'ils étaient par beaucoup de haine et de crainte des Anglais.

Dès le commencement du siège ils firent demander des secours à Paris ; mais cette malheureuse ville, accablée par la guerre civile, les massacres et l'épidémie, ne put leur envoyer que de faibles renforts, qu'on augmenta autant qu'on le put, sur leurs instances réitérées et chaque jour plus pressantes. Au nombre des personnes d'un rang élevé que la présence des Anglais avait forcées à se réfugier derrière les remparts de Rouen, se trouvait une jeune dame, fille du seigneur de la Rivière, et

(1) An de Rome 767, de N.-S. J.-C. 14.

veuve de messire Guy de la Rocheguyon, qui avait été tué à la bataille d'Azincourt. Elle avait près d'elle, outre ses deux beaux petits enfants, sa nièce, Emmeline de Guy, jeune fille de seize ans, dont le père avait été tué en défendant la France contre l'envahissement des Anglais.

Emmeline était douée d'un grand caractère et, comme sa tante, d'un ardent amour pour son pays. Toutes deux devinrent l'exemple de ceux qu'enivrait ce patriotisme fidèle qui devait plus tard armer le bras de Jeanne d'Arc et sauver la France. Elles ranimaient par leurs discours et leurs exhortations le courage des habitants et les engageaient à défendre énergiquement cette cité, que deux cent quinze ans avant, le grand roi Philippe-Auguste avait conquise sur les rois d'Angleterre.

De vigoureuses sorties éloignèrent souvent les Anglais des murs de la ville, mais peu à peu leur nombre s'accrut. Après la réduction de Cherbourg, le duc de Gloucester vint rejoindre son frère Henri V, roi d'Angleterre; et bientôt la ville fut entourée de toutes parts, de larges tranchées, et des travaux couverts mirent le camp des Anglais à l'abri des attaques de la garnison, qui fut obligée de rester dans ses remparts. Le cours de la Seine, au-dessus et au-dessous de Rouen, fut fermé par de fortes chaînes de fer; afin d'empêcher tout secours de vivres de pénétrer dans la ville. Le fort de Sainte-Catherine, qui la dominait, fut obligé de se rendre, faute de munitions, et bientôt la disette se fit sentir au milieu de cette population nombreuse. Mais malgré ces malheurs, le courage des habitants ne faiblissait pas.

« Amis! leur disait la noble comtesse, rappelez-vous que vous êtes Français, et répondez aux sommations des Anglais, que tant que vos bras pourront porter une épée vous préférerez votre honneur à vos biens et à votre vie. » Et ce cri généreux était répété par des milliers de voix.

Cependant la famine augmentait, déjà

un grand nombre d'habitants étaient morts de froid et de faim. On ne mangeait plus que des chevaux, des rats et d'autres nourritures immondes : par nécessité, on fut réduit à mettre hors de la ville douze mille pauvres gens, vieillards, femmes et enfants, et comme les Anglais ne voulurent pas les laisser passer, ces malheureux restèrent dans les fossés de la ville, où ils s'efforçaient de se soutenir en mangeant des herbes sauvages, mais ils mouraient chaque jour par centaines.

Dans cette terrible situation, la bonté d'Emmeline et de la comtesse de la Rocheguyon se signala de nouveau : chaque jour, sortant par une poterne qui donnait dans les fossés, elles venaient soulager les malheureux qui y gémissaient, elles pansaient les blessés, consolait les souffrants, ranimaient le courage de tous et leur faisaient espérer des jours plus heureux... sur lesquels, cependant, elles ne comptaient guère.

Plusieurs fois déjà les chefs de la ville avaient envoyé des émissaires au roi pour lui exposer la détresse des assiégés; mais, tout occupés de leurs querelles, le roi et le duc de Bourgogne se contentaient de faire de belles promesses qui restaient toujours sans effet.

De son côté le roi d'Angleterre était intraitable; des conférences avaient eu lieu à Alençon et à Pont-de-l'Arche, mais elles n'avaient pas interrompu le siège de Rouen et les habitants étaient au désespoir.

Un jour, la comtesse pressait sur son sein ses deux enfants : « Pauvres petits, disait-elle en pleurant, au milieu de quel triste temps vous entrez dans la vie! A quel sort, hélas! êtes-vous destinés? Et toi, bonne Emmeline, quelle jeunesse le ciel te donne!

— Ne me plaignez pas, ma bonne tante, je trouve presque du bonheur à vous imiter, en secourant les malheureux. Et si vous saviez que de bénédictions j'entends ces pauvres chassés de la ville vous adres-

ser chaque jour ! N'est-ce pas vous qui avez eu l'heureuse idée de faire monter sur les remparts, à l'aide d'un panier, leurs enfants nouveau-nés, afin qu'ils reçoivent le baptême dans une de nos églises ?

— Oui, mais, hélas, il faut de suite leur rendre ces petits infortunés, car notre position est telle qu'on ne peut les nourrir.

— Il est impossible, ma bonne tante, qu'on ait fait au roi, notre seigneur, une peinture fidèle des maux qui accablent cette ville, car il aurait pitié de nous. C'est là ma conviction, et la vue de nos malheurs m'a inspiré une idée que, si vous le permettez, je mettrai à exécution.

— Et que peux-tu faire, mon enfant ?

— Je ne suis, il est vrai, qu'une faible jeune fille, mais j'ai dans les veines le sang des nobles sires de la Rocheguyon, morts à Azincourt en défendant la France contre les Anglais, c'est vous dire que le courage ne me manquera pas.

— Et quel est ton projet ?

— D'aller moi-même trouver le roi, qui est à Beauvais, de lui dire la vérité, de lui peindre, sans en rien cacher, ce que je vois tous les jours, et j'espère amener le roi à nous sauver de la honte de subir le joug des Anglais.

— Que Dieu te conduise, mon enfant, et qu'il te fasse réussir dans ta courageuse et noble mission ! »

Lorsque le soir fut venu, Emmeline, sous les habits d'une simple paysanne et suivie d'un serviteur dévoué, déguisé comme elle, sortit de la ville et se dirigea vers Beauvais, où étaient Charles VI et le duc de Bourgogne. Après bien des fatigues, elle arriva au terme de son voyage, et grâce à son nom, si bien connu de toute la chevalerie de France, elle fut admise auprès du conseil assemblé. Là, se jetant aux pieds du roi, elle lui fit, en pleurant, un tableau déchirant des malheurs qui accablaient Rouen, elle ne dissimula rien, ni les tortures de la faim, ni les angoisses de la misère ; il y avait dans son langage,

dans sa voix, dans ses larmes, un accent de vérité qui émut vivement le conseil.

« Sire, notre roi, et vous, noble duc de Bourgogne, ajouta-t-elle après avoir terminé son récit, ne ferez-vous rien afin de soulager la grande détresse que souffrent pour vous les bonnes gens de la ville de Rouen ? Songez, puissants princes, à quelles extrémités le malheur peut les pousser ; craignez que dans leur désespoir, et se croyant abandonnés par vous, ils ne renoncent à la foi, à l'obéissance, à la loyauté et aux serments qui les engagent à vous. »

Touchés du dévouement de cette noble jeune fille, le roi et le duc de Bourgogne lui promirent qu'avant Noël l'armée qu'ils étaient en train de rassembler irait au secours des fidèles habitants de Rouen ; ils la chargèrent de leur donner cette assurance, et de les encourager à se défendre.

Instruits de l'héroïque entreprise de la jeune Emmeline, les Rouennais, pour appeler la protection de Dieu sur cette périlleuse démarche, se rendaient chaque jour dans les églises de la ville assiégée, et faisaient des prières afin que Dieu aidât celle qu'ils regardaient comme l'ange protecteur de leur malheureuse cité. La comtesse de la Rocheguyon se joignait à eux.

Ses prières et celles des habitants furent exaucées, car après avoir affronté mille périls la jeune fille parvint à rentrer dans Rouen. Les promesses qu'elle rapportait de la part du roi et du duc de Bourgogne ranimèrent le courage des assiégés.... on espère si vite, quand on souffre !... Bénie et vénérée, Emmeline reprit auprès de sa tante l'emploi si pénible, mais en même temps si doux, de soulager ses pauvres compatriotes.

Cependant, la fête de Noël arriva, et nulle armée ne vint secourir la ville... le faible roi n'avait pu tenir ses promesses, ou les avait oubliées !... Au comble du désespoir, les assiégés résolurent de tenter un dernier effort ; ils s'armèrent au nombre de dix mille, et se décidèrent à aller eux-

mêmes chercher les renforts qu'on leur avait promis. Ils partirent bravement, déterminés à périr ou à réussir; déjà, plus de deux mille avaient traversé le pont qui conduisait par delà les fossés de la ville; déjà ils commençaient à pénétrer dans les retranchements ennemis, lorsque, tout à coup, le pont s'écroula, et les sépara du reste de la troupe qui les suivait. Les bois du pont avaient été sciés par trahison, et la malheureuse avant-garde resta seule contre toute l'armée anglaise.

Cette poignée de braves n'en combattit pas avec moins de valeur; quelques-uns même parvinrent à rentrer dans la ville par une autre porte qui leur fut ouverte. Cette ruine du pont fut attribuée au gouverneur même de la ville, Guy le Bouteiller, qui s'était vendu aux Anglais.

Ce fut une désolation générale; les principaux chefs, ceux auxquels les habitants obéissaient avec le plus d'ardeur, Alain Blanchard, capitaine de la milice de la commune; Jean Jourdain, commandant des canoniers, et Robert Lindet, vicaire général de l'archevêque, réunirent en conseils les principaux habitants pour aviser à ce qu'il y avait à faire. Plusieurs furent d'avis qu'il fallait traiter avec le roi d'Angleterre. En apprenant cette nouvelle, la comtesse de la Rocheguyon alla trouver Alain Blanchard : « Ne déshonorez pas notre sainte cause, lui dit-elle, mourez s'il le faut les armes à la main, ne nous rendons pas à l'ennemi de notre pays. »

Cette courageuse détermination fut accueillie par Alain Blanchard et par la majorité du conseil, mais on apprit bientôt que le duc de Bourgogne, au lieu de venir délivrer la ville, conseillait aux assiégés de traiter avec le roi d'Angleterre et d'obtenir les meilleures conditions possibles. Cependant, persévérant dans leur résolution, plusieurs habitants se réunirent et députèrent près du roi d'Angleterre quatre gentilshommes, quatre docteurs, et quatre bourgeois. Ces envoyés, vêtus de noir,

mais conservant une ferme contenance, se présentèrent aux avant-postes des Anglais, et demandèrent à parler à quelque capitaine d'importance, déclarant qu'ils voudraient avoir un sauf-conduit pour parler au roi d'Angleterre. Le comte d'Huntington qui commandait y consentit. Arrivés près du roi, l'un des docteurs prit la parole en ces termes.

« Sire roi, c'est bien peu de gloire à
» vous, et ce n'est pas montrer un grand
» courage que d'affamer un peuple pauvre,
» simple et innocent; ne serait-ce pas une
» chose plus digne de vous de laisser passer ces misérables, qui périssent entre
» nos murailles et nos fossés, pour qu'ils
» aillent chercher leur vie ailleurs; puis
» de nous livrer un vigoureux assaut, et
» de nous soumettre par la vaillance et la
» force? Ce serait gagner plus de gloire
» devant les hommes, et vous mériteriez la
» grâce de Dieu par votre miséricorde envers ces malheureuses gens. »

Surpris et offensé de tant de hardiesse, le roi, après un moment de silence, leur répondit d'un ton de colère et de raillerie. « La déesse de la guerre tient à ses ordres
» trois servantes : l'épée, la flamme et la
» famine; il était à mon choix de les employer toutes les trois, ou une seulement
» d'entre elles. J'ai voulu me servir de la
» plus douce de ces trois filles pour punir
» votre ville et la mettre à la raison; au
» reste, quelle que soit celle dont use un
» capitaine, pourvu qu'il réussisse, le succès n'en est pas moins honorable, et il
» doit se déterminer pour celle qui lui
» semble plus avantageuse. »

« Quant aux malheureux qui meurent
» dans les fossés, la faute en est à vous,
» qui avez eu la cruauté de les chasser, au
» risque que je les fisse tuer; s'ils ont
» reçu quelques secours, c'est de ma charité, et non de la vôtre. Quant à l'assaut, je le donnerai quand et comme je
» voudrai, ce n'est pas à vous d'y aviser. »
Voyant par cette réplique hautaine

qu'ils n'avaient rien à espérer, les envoyés cédèrent à la triste nécessité, et sollicitèrent une trêve de huit jours afin de traiter. Elle leur fut accordée, mais malheureusement ils envoyèrent, pour régler les conditions, Guy le Bouteiller, leur gouverneur, et six commissaires. Ce gouverneur s'était secrètement vendu aux Anglais, aussi rien ne put s'arranger : le roi d'Angleterre voulait avoir tous les habitants de Rouen à discrétion.

Dans cette terrible position, les notables de la ville décidèrent qu'il valait mieux trouver la mort ensemble en combattant les ennemis que de se mettre à la volonté de ce roi. D'un commun accord tous les habitants résolurent de s'armer comme ils pourraient, hommes, femmes et enfants, d'abattre un pan de mur dans les fossés, de mettre le feu à la ville, et de sortir par cette brèche pour aller où Dieu voudrait les conduire. En apprenant cette résolution désespérée, Henri V, fit rappeler les députés et offrit des conditions moins dures. Il fut permis, à ceux qui ne voudraient pas prêter serment au roi d'Angleterre, de sortir de la ville, mais sans rien emporter de leurs biens. La résistance n'était donc plus possible... il fallut céder.

« Tous nos efforts ont été inutiles, dit la comtesse à Emmeline, il faut se résigner, que la volonté de Dieu soit faite ! quittons cette ville où va commander l'ennemi de notre seigneur et roi. »

Le 19 janvier 1419, Henri d'Angleterre prit possession de la ville de Rouen ; Alain Blanchard seul eut la tête tranchée ; les autres prisonniers purent se racheter. Henri prit aussitôt le titre de roi de France ; le traître Guy le Bouteiller lui prêta serment, au grand mépris des Français et même des Anglais ; ses biens lui furent conservés, et il resta gouverneur de Rouen pour les ennemis du royaume.

Lorsque la garnison et les principaux habitants sortirent de la ville, le roi Henri, qui assistait à leur départ, se faisait nom-

mer, par Guy le Bouteiller, les plus notables et leur offrait de rester et de conserver leurs biens s'ils voulaient lui prêter serment. Nous devons le dire à l'honneur des seigneurs normands, bien peu d'entre eux manquèrent de foi à leur roi.

La noble et riche comtesse de la Rocheguyon devait nécessairement attirer l'attention du vainqueur ; aussi lorsque, portant ses deux enfants, accompagnée d'Emmeline, et suivie des malheureux qu'elle avait si longtemps secourus, la comtesse se présenta à la porte de la ville, Henri V, s'approchant d'elle, lui offrit de lui restituer ses vastes domaines si elle voulait faire serment pour elle et ses enfants.

« Roi d'Angleterre, répondit-elle avec une noble fierté, mon époux et son frère sont morts en vous combattant dans les plaines d'Azincourt ; ni moi ni les miens nous ne vous rendrons jamais hommage, et je crois faire plus d'honneur à mes enfants en vous abandonnant l'héritage de leur père, qu'en les faisant abandonner leur seigneur et roi, pour obéir aux ennemis du royaume.

— Sire Guy le Bouteiller ! s'écria en fureur le roi d'Angleterre, à vous donc, qui m'êtes fidèle, tous les biens de la comtesse.

— Qu'il en soit fait ainsi que vous l'ordonnez, reprit la comtesse ; mais apprenez, roi d'Angleterre, que ce sera par votre ordre que, pour la première fois, un traître pénétrera dans le noble manoir de la Rocheguyon. » Puis jetant dans la rivière, sa bourse et quelques bijoux qui lui restaient, afin de ne pas les donner aux soldats anglais, elle sortit fièrement de cette ville où elle avait fait tant de bien.

Quelques années plus tard, vous le savez, mesdemoiselles, une autre jeune fille délivra la France du joug honteux de l'étranger, et la noble famille de la Rocheguyon put reprendre, dans ses domaines, le droit si doux de se faire bénir par les malheureux.

A. JADIN.

DEUX COUSINES.

Le soleil allait se coucher derrière un joli bois de noisetiers et de frênes, qui terminait une verte prairie, lorsque de ce bois sortit, suivie d'un vieux domestique, Valérie de Mirecourt, montée sur un petit cheval très-vif, mais qu'elle gouvernait avec adresse; au même moment s'avancait, à pied, dans la prairie, Angèle de Selmar, accompagnée d'une femme de chambre. L'amazone sauta légèrement à terre, jeta la bride à son domestique; Angèle accourut; les deux jeunes filles s'embrassèrent avec effusion, et les serviteurs s'étant assis à quelque distance, les deux cousines se promènèrent sur les bords du ruisseau qui traversait la prairie.

« Ainsi, ma chère, dit Angèle, ton père a eu le courage de s'en aller à Paris, pour plusieurs mois, peut-être, sans vouloir consentir à revoir ma mère... sa sœur !

— Hélas ! oui, répondit Valérie, mes bonnes raisons, mes prières n'ont pas eu plus de pouvoir ce matin qu'elles n'en ont ordinairement.

— Est-il possible ! reprit Angèle, qu'un frère et une sœur qui se sont aimés comme s'aimaient mon oncle et ma mère, puissent rester brouillés depuis deux ans pour des discussions politiques ! surtout, avec l'excellent cœur que nous leur connaissons à tous deux !

— Comment veux-tu, ma chère, que deux personnes qui refusent de se voir puissent s'entendre et se réconcilier ?

— Ah ! quelle triste brouillerie ! combien elle nous a fait perdre de plaisirs et de quels avantages elle nous prive l'une et l'autre ! Moi, j'avais retrouvé un père dans mon oncle, et toi, ma mère te regardait comme sa seconde fille ; nous nous faisons réciproquement une société ; élevées ensemble, nous n'avions jamais été séparées,

et maintenant, quoique nous ne demeurions pas à un quart de lieue l'une de l'autre, à peine avons-nous la permission de nous rencontrer et de causer un instant à la promenade ; quelquefois, il nous faut supporter pendant plusieurs jours le chagrin de ne pas nous voir... je souffre tant de cette privation !... Comment mon oncle n'éprouve-t-il pas, loin de sa sœur, le même vide, le même ennui que j'éprouve loin de toi ?

— Ah ! crois bien, Angèle, qu'il l'éprouve et même plus profondément encore ; mais mon père est persuadé que sa sœur le verrait avec répugnance et le recevrait mal.

— Eh bien, ma mère, de son côté, est dans la même persuasion à l'égard de son frère.

— De sorte que chacun d'eux fuit l'autre, dans la crainte d'en recevoir un mauvais accueil, si bien, qu'ils seraient détrompés et se réconcilieraient sans doute, s'ils se revoyaient... Il faut absolument qu'ils se voient, Angèle.

— Mais comment les y engager, ma chère Valérie ? Quand j'en parle à ma mère, elle se fâche, et ton père ne te reçoit pas mieux en semblable circonstance.

— C'est vrai ! que pourrions-nous donc faire ? » dit Valérie, qui devint pensive et marcha quelque temps en silence. Puis, tout à coup, sortant de sa méditation, elle s'écria en saisissant la main de sa cousine : « Angèle ! j'ai trouvé ce qu'il nous faut... une ruse excellente !

— Une ruse ? reprit Angèle d'un air mécontent.

— Oh ! ne fronce pas les sourcils. La ruse dont je veux faire usage est bien innocente, et s'il en résulte du mal, ce sera pour moi seulement. A ce sujet je t'avertis de ne pas t'effrayer de l'accident qui m'ar-

riviera demain : ce sera un accident *artificiel*.

— Mais quel est donc ton dessein ?

— C'est un secret ; car si tu n'es pas effrayée, je veux du moins que tu puisses paraître surprise. N'oublie pas, quand il faudra venir à mon secours, de faire songer à Bernard.

— Bernard ? cet ancien marin qui sert à ton père de médecin, de chirurgien et de majordome ?

— Justement. Je vais le mettre dans ma confidence et lui dicter son rôle. Ainsi, au revoir ! Angèle.

Et remontant sur son cheval avec l'aisance d'une amazone expérimentée, Valérie partit au galop, tandis que sa cousine, un peu inquiète, regagnait la demeure maternelle.

« Eh bien, as-tu rencontré Valérie à la promenade ? demanda madame de Selmar à sa fille, dès que celle-ci fut de retour.

— Oui, maman ; elle m'a appris que mon oncle s'est trouvé contraint de faire subitement le voyage de Paris.

— Quoi ! mon frère est déjà parti ! » s'écria madame de Selmar avec une pénible surprise. Mais reprenant aussitôt un air calme et froid : « Il a bien fait, ajouta-t-elle, de ne pas mettre de retard à un voyage si nécessaire. »

Malgré cette insouciance affectée, Angèle comprit que sa mère se trouvait déçue dans l'espérance qu'elle avait eue que son frère profiterait de ce départ pour la revoir, et la jeune fille tira un bon augure de ce regret, en faveur du succès des projets de sa cousine.

Le lendemain, entre dix et onze heures du matin, il se fit un grand mouvement dans le château de madame de Selmar. Les domestiques descendaient précipitamment les escaliers, on entendait parler haut dans la cour, comme si plusieurs personnes s'y trouvaient réunies par quelque événement extraordinaire. Madame de Selmar allait s'informer de la cause de ce tumulte, quand

sa femme de chambre entra : « Madame ! madame ! dit-elle, tout effarée, mademoiselle de Mirecourt vient de tomber de cheval... je l'ai vue par la fenêtre... Elle est sans connaissance, à deux pas d'ici.

— Ah ! mon Dieu ! cette pauvre Valérie ! s'écria madame de Selmar ; ma fille ! courons à son secours. »

Angèle, prévenue par sa cousine, regardait ce qui venait de se passer comme une feinte dont elle devinait le but ; néanmoins, dès qu'elle eut vu Valérie pâle, les yeux fermés et la figure couverte de sang, elle crut l'accident réel et ne se trompait qu'à moitié. Le fait est qu'en voulant simuler une chute, Valérie, peu experte en ces sortes de tours d'adresse, s'était fort rudement frappé la tête contre un arbre. Madame de Selmar, aidée d'Angèle, voulut transporter elle-même sa nièce, et vint la déposer sur son propre lit. Puis elle commanda d'aller promptement chercher un chirurgien à la ville prochaine. Mais Valérie, reprenant ses sens, serra la main de sa cousine et lui dit tout bas : « Fais donc songer à Bernard ! »

— Maman, reprit Angèle, la ville la plus prochaine, c'est le Havre, et nous en sommes à deux lieues ; mais vous avez à un mille d'ici, chez Valérie, le vieux Bernard, en qui mon oncle a tant de confiance...

— Tu as raison. Vite ! qu'un de mes domestiques monte à cheval et ramène Bernard. »

Tandis qu'on exécutait cet ordre, madame de Selmar posait un premier appareil sur le front de la blessée, et disait en la contemplant avec attendrissement : « Comme elle ressemble à ma mère ! Depuis deux ans que je n'ai vu Valérie, ses traits en se formant ont pris cette similitude à un degré extraordinaire. Regarde-la, Angèle : voici le portrait de ton aïeule, dans sa jeunesse.

— Je suis enchantée d'être douée d'une telle ressemblance, dit Valérie, qui commençait à reprendre ses forces. Vous ne

pourrez, ma chère tante, vous empêcher de me regarder avec plaisir.

— Ma pauvre enfant ! cette blessure à la tête est-elle la seule que tu aies reçue dans ta chute ?

— Oui, ma tante, rassurez-vous ; je n'ai que quelques contusions, et je suis si heureuse de l'intérêt que vous me témoignez, vous dont je craignais de n'être plus aimée...

— Tu étais bien dans l'erreur, mon enfant, en cet instant, je le sens mieux que jamais.

— Combien je rends grâce à l'accident qui me procure le plaisir de vous entendre me dire cela ! ma tante, je l'aurais volontiers payé d'une blessure plus grave ; car la mienne est légère, je le sens ; mais fût-elle dangereuse, étant soignée par vous, elle serait bientôt guérie. Je n'ai pas oublié le temps où, quand j'étais souffrante, vous passiez les nuits près de mon petit lit. Depuis cette époque, je me suis dit bien souvent : J'ai eu le malheur de perdre ma mère, presque au moment de ma naissance, mais comment aurait-elle pu faire pour moi plus que ne fait ma bonne tante ? Sans vous, étourdie comme je l'étais, je me serais mille fois estropiée ou tuée dans mon enfance, et plus tard j'aurais eu les manières d'un vrai petit garçon. Je ne suis pas la seule à m'en apercevoir... mon père assure que cette disposition me reprend depuis que vous n'êtes plus là pour la réprimer. Ah ! ma tante ! ma chère tante ! en vous éloignant de moi, vous aurez tous mes défauts sur la conscience.

— En vérité ? répondit madame de Selmar en souriant ; voilà une grande responsabilité, surtout si ton étourderie te porte souvent à des imprudences semblables à celle de ce matin.

— Vous voyez !... Mais cette étourderie, cette turbulence qu'on peut me reprocher encore, me servent à distraire mon père, quand il est triste, et cela lui arrive souvent, à présent qu'il est privé de son plus

grand plaisir. Vous savez combien il aime à parler du temps passé, de ses anciens amis, de son père, de son aïeul ; et moi, je ne les ai pas connus ; je ne puis lui dire comme vous lui disiez : « Vous souvenez-vous de tel jour ? Vous rappelez-vous tel événement ? Nous avons vu ceci ; nous étions là ensemble. » Je ne puis lui montrer dans nos champs, dans nos bois, les places où ses parents aimaient à se reposer, où ma mère me conduisait pendant le peu de jours que le ciel me l'a laissée ; aussi, quand il veut se retracer ses anciens souvenirs, presque toujours il s'interrompt en me disant : « Ah ! tu ne sais pas de quoi je parle ! ma sœur était la seule personne avec laquelle je pusse avoir des entretiens sur un semblable sujet. » En disant ainsi, les larmes lui viennent aux yeux, et je vois combien il regrette...

— Ne parle pas tant, Valérie, interrompit madame de Selmar, plus émue qu'elle ne voulait le paraître ; ta situation exige du repos. Voici d'ailleurs Bernard qu'on nous amène. »

A la vue de l'état où se trouvait la fille de son maître, le vieux marin s'écria avec effroi : « Comment, mademoiselle, vous êtes-vous donc blessée tout de bon ? »

Heureusement, le sens de cette exclamation indiscrete échappa à madame de Selmar. Quand Bernard eut examiné la blessure de Valérie, il dit qu'il la trouvait moins grave qu'il ne l'avait craint ; et, tout en rassurant la famille, il déclara pourtant que si tel ou tel accident se manifestait, des secours instantanés seraient indispensables : à l'entendre, on ne pouvait sans imprudence quitter Valérie du regard. Les soins qu'il prescrivait étaient aussi continuels, aussi minutieux que s'il se fût agi de disputer à la mort un malade désespéré. Madame de Selmar ne fut pas rebutée par les fatigues que lui imposaient, près de sa nièce, les fonctions d'infirmière, et ne voulut s'en fier qu'à elle-même du soin de faire exé-

cuter l'ordonnance de Bernard. Aussi, jour et nuit, durant plus d'une semaine, elle ne s'éloigna pas un instant de Valérie. Si la jeune fille se félicitait d'un dévouement qui devait avoir un très-heureux effet sur l'esprit de M. de Mirecourt, elle n'en était pas moins confuse des peines que se donnait sa tante ; Bernard avait dépassé ses instructions. Valérie trouva moyen de lui dire en particulier de faire cesser les veilles que madame de Selmar s'imposait ; mais le brave homme avait ses raisons, que nous ferons bientôt connaître, pour lui laisser encore passer la nuit suivante.

Dans le but d'épargner de l'inquiétude à M. de Mirecourt, Valérie lui avait caché son accident et n'avait pas cessé de lui écrire aussi régulièrement que si elle eût été en parfaite santé. Un ami de M. de Mirecourt eut moins de ménagement et crut devoir l'instruire de ce qui était arrivé. A cette nouvelle, le père de Valérie, abandonnant toutes ses affaires, quitta Paris avec précipitation et arriva chez madame de Selmar, un peu avant la fin de la nuit. Bernard, prévenu par une lettre qui devançait M. de Mirecourt seulement de quelques heures, avait averti Angèle. Son oncle la trouva debout et prête à le recevoir. Ses protestations, celles de Bernard, firent comprendre à M. de Mirecourt l'exagération de ses alarmes ; cependant il insista pour voir sur-le-champ Valérie. « Elle dort !... soit !... dit-il, je ne la réveillerai pas ; mais je veux juger par moi-même de sa situation. » Charmée au fond de l'âme de cette persistance, Angèle introduisit doucement son oncle dans la chambre de la malade. Dès qu'il eut contemplé sa fille plongée dans un sommeil paisible, dès qu'il eut entendu sa respiration calme et régulière, tout ce qui lui restait d'inquiétude s'évanouit ; mais, ainsi qu'Angèle et Bernard l'avaient prévu, il se sentit profondément touché à la vue de madame de Selmar qui, assise près de Valérie, tenait encore une de ses mains

entre les siennes, et succombant à la fatigue, après onze nuits passées presque sans sommeil, venait de s'assoupir, la tête appuyée sur le lit de sa nièce. M. de Mirecourt sortit avec précaution, comme il était entré, et les instances d'Angèle le décidèrent à prendre quelques heures de repos. En entrant dans l'appartement qu'il occupait autrefois chez sa sœur, il laissa paraître sa surprise d'y retrouver tout exactement dans le même ordre où il l'avait laissée. « Oh ! mon oncle, lui dit Angèle, personne n'a jamais habité cette chambre depuis que vous n'y êtes venu. Elle était vide, mais elle n'avait pas changé de destination. Maman l'appelait toujours : *la chambre de mon frère*. Le cœur lui disait que vous y reviendriez un jour. Voyez-vous ces belles coquilles ? Quand un voyageur les eut données à maman, elle a voulu qu'on les plaçât ici, parce qu'elle sait combien vous aimez à vous occuper d'histoire naturelle. Et les fleurs exotiques que vous avez plantées sur votre balcon ; voyez comme elles viennent bien ! Ma mère elle-même s'était chargée de les cultiver, d'après votre système, afin de vous les conserver. »

Ces témoignages d'un souvenir affectueux faisaient comprendre à M. de Mirecourt l'injustice des préventions qui lui avaient représenté sa sœur comme dominée contre lui par le ressentiment et l'irritation. Ne voulant pas entretenir Angèle des sujets de plaintes qui lui avaient fait croire à la perte de l'amitié de madame de Selmar, il changea le sujet de l'entretien en disant : « Que je te regarde aussi, mon enfant. Comme te voilà grande et jolie !... Embrasse-moi ! et puisqu'on ne doit pas laisser Valérie seule, va remplacer auprès d'elle ma pauvre sœur qui doit avoir besoin d'un repos plus complet que celui qu'elle prend dans une bergère. »

Quelques heures plus tard eut lieu entre le père et la fille une entrevue qui commença par des reproches mêlés aux ca-

resses. Valérie se laissa gronder, promit très-sincèrement d'être plus prudente à l'avenir et de ne pas coûter, une seconde fois, tant d'alarmes à sa famille. « Si vous saviez, lui dit-elle, quel était l'effroi de ma tante ! Quand elle m'a portée ici dans ses bras, j'étais défaillante, mais non pas évanouie ; je l'ai entendue s'écrier avec désolation : « Mon frère ! mon pauvre frère ! que deviendrait-il s'il perdait sa fille unique ! Quelle consolation pourrions-nous lui offrir ! » Aussi, combien de soins a-t-elle pris pour me conserver à vous ! Quel intérêt elle m'a témoigné ! Comme elle pleurerait quand Bernard me faisait souffrir en me pansant ! Lorsque je me suis trouvée mieux, elle m'a donné mille conseils sur la manière de vous rendre l'existence agréable, de vous distraire, de vous amuser... Ah ! mon père, vous étiez bien dans l'erreur en supposant que votre sœur avait cessé de vous aimer !... »

— Du moins, dans cette circonstance, il est certain qu'elle m'a rendu un grand service en te soignant avec tant de sollicitude.

— Alors, mon bon père, vous allez la revoir, la remercier, n'est-ce pas ?...

— Sans doute... je le dois ; mais, comment m'accueillera-t-elle ?

— Pouvez-vous douter du plaisir qu'elle trouvera à vous revoir, elle qui s'affligeait que vous fussiez parti sans lui dire adieu...

— Quoi ! elle m'attendait ?... J'étais bien loin de m'en douter. »

Angèle entra dans ce moment et demanda à son oncle si l'on pouvait, comme à l'ordinaire, déjeuner dans la chambre de Valérie. Je ne pense pas, répondit M. de Mirecourt, que ma présence ici soit une raison pour rien changer à vos habitudes.

On servit, et madame de Selmar parut. Le frère et la sœur se revirent avec un peu d'embarras. Néanmoins M. de Mirecourt fit à sa sœur des remerciements si vifs et si manifestement partis du cœur, que, dès ce moment, la glace com-

mença à fondre. Angèle et Valérie savaient que leurs parents détestaient également tout ce qui faisait scène ; elles se gardèrent donc bien de leur dire : « Oubliez le passé ! tendez-vous la main ! embrassez-vous ! » Mais sans les engager à remplir ce qu'on peut appeler les formalités d'une réconciliation, elles agirent comme si la réconciliation était faite et scellée. « Mon oncle, lui dit Angèle, je suis occupée d'un dessin pour lequel j'aurais grand besoin de vos conseils ; si vous le permettez, je vous le porterai dès qu'il sera un peu avancé.

— Apporte, ma chère ; je souhaite que mes avis te soient profitables.

— Ah ! ma tante, reprit Valérie, la première fois que vous nous ferez le plaisir de venir nous voir, je vous montrerai, dans le pavillon du jardin, le joli meuble que j'ai brodé ; tout le monde m'en fait compliment... N'est-ce pas, mon père ?

— Oui, vraiment !... » Puis s'adressant à madame de Selmar : « Vous pourrez, ma sœur, juger par vous-même que votre élève en broderie vous fait honneur. »

Bientôt les deux cousines rappelèrent le souvenir des soirées qu'on passait en famille, l'hiver, auprès du feu, et durant lesquelles M. de Mirecourt racontait des particularités si intéressantes, sur les pays qu'il avait visités dans ses voyages, sur les tempêtes, les naufrages dont il avait été témoin quand il servait dans la marine. Elles exprimèrent le désir de voir se renouveler certaines parties de plaisir où l'on s'était extrêmement diverti, et ne négligèrent pas les occasions de faire allusion aux services que leurs parents s'étaient réciproquement rendus antrefois.

Tout en prenant part à la causerie de leurs filles, le frère et la sœur, qui avaient commencé par se traiter avec froideur et cérémonie, de vous, de monsieur, de madame, reprenaient peu à peu leur familiarité amicale ; et comme les diverses parties d'une plante à demi brisée se rejoignent et se ressoudent d'elles-mêmes, par cela

seul qu'elles sont en contact, dès que les membres de la famille se trouvèrent réunis, la famille se recomposa. Sans éclaircissement, sans justification, par la seule force des habitudes d'enfance, avant la fin de la journée, M. de Mirecourt et madame de Selmar en étaient revenus au point où ils se trouvaient avant leur rupture.

Cela ne veut pas dire qu'il ne se soit pas depuis élevé entre eux de fréquents nuages. Ils ressemblaient un peu aux deux frères Bretons de la comédie, qui s'aiment beaucoup et se disputent sans cesse. Mais Angèle et Valérie avaient acquis une expérience, une adresse qui leur manquaient deux ans auparavant. Elles savaient détourner à propos une conversation capable de réveiller des idées fâcheuses; arrêter, quand il en était temps, une discussion trop vive, suppléer à un oubli, à une inattention, en remplissant elles-mêmes le soin négligé. Le frère et la sœur s'étonnaient de n'avoir plus que des différends très-rare et très-courts. Cependant, madame de Selmar fit un jour éprouver à M. de Mirecourt une contrariété si vive, que les jeunes filles tremblèrent de voir recommencer une longue brouillerie, et, prenant à part M. de Mirecourt. « Mon cher oncle, je vous en conjure, lui dit Angèle les larmes aux yeux, ne nous causez pas une seconde fois un chagrin pareil à celui que nous avons déjà senti : si ce n'est pour ma mère et pour moi, au moins, que ce soit pour cette pauvre Valérie. Ne lui faites pas perdre le fruit du dévouement qui l'a portée à exposer sa vie pour faire cesser la tristesse que vous causait l'éloignement de votre sœur.

— Comment ! s'écria M. de Mirecourt, qu'est-ce que cela signifie ? Valérie, dites-vous, a exposé sa vie par intérêt pour moi ?

— Puisqu'il faut vous l'avouer, mon père, répondit Valérie, quand je suis tombée de cheval, près du château de ma tante, ma chute a été volontaire. Mais,

pour continuer à vous parler avec franchise, je n'avais pas l'intention de me faire tant de mal... je voulais seulement donner à ma tante l'occasion de m'accueillir chez elle, de témoigner par ses soins l'amitié qu'elle conservait pour vous et pour moi; je voulais vous mettre dans la nécessité de la revoir, bien certaine que votre bouderie, à l'un et à l'autre, ne tiendrait pas contre un petit service et une entrevue. Si je me suis donné un coup violent, loin de m'en plaindre, je m'en suis félicitée, puisque la tendresse de ma tante a pu se montrer d'une manière plus évidente. Maintenant, mon bon père, aurez-vous le courage de rompre une paix que votre fille a conquise, ainsi qu'un brave guerrier, au prix d'une dangereuse blessure ? »

Au commencement du récit de Valérie, M. de Mirecourt avait failli se mettre en colère. A mesure qu'il écoutait, son irritation faisait place à un autre sentiment. Enfin, il dit d'un air grondeur, mais avec un attendrissement qui perçait dans son accent : « Imprudente ! inconsidérée ! Non, je ne veux pas te porter une seconde fois à chercher l'occasion de me faire prouver par ta tante l'amitié qu'elle me conserve, tout en me contrariant à outrance. Je serai patient, et nous resterons unis... grâce à nos filles; car les soins d'Angèle et des tiens, pour prévenir tout désaccord entre sa mère et moi, ne m'ont pas échappé. Ah ! mes chères enfants, je le vois, madame Necker a eu raison quand elle a dit : *« Le rôle des femmes, dans la société, ressemble à celui de ces flocons de soie qu'on place entre des objets fragiles. Cette soie légère paraît avoir peu d'importance, et pourtant, sans elle, tout se briserait ! »* Oui, c'est la vérité; et quand on voit la dissension régner dans une famille, on peut être certain que, dans cette famille-là, les femmes ne remplissent pas avec exactitude la mission de paix et de conciliation que Dieu a voulu assigner à votre sexe. »

F. YMBERT.

SALON DE 1852.

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.

Parmi les grands tableaux religieux exposés cette année, nous devons en signaler plusieurs dignes d'être remarqués. *Le Sermon sur la Montagne*, de M. Auguste Hesse, est du nombre. Son Christ a une expression pleine de calme et de noblesse; les draperies sont d'un goût parfait; l'ensemble de la composition est d'un style très-élevé; malheureusement la recherche de la simplicité s'y fait sentir avec excès; la toile paraît un peu vide, le Christ est isolé, et de trop rares auditeurs sont à portée d'entendre sa divine parole. Cette toile de M. Hesse est destinée à l'église Sainte-Élisabeth du Temple. Quand elle y sera placée, les qualités solides qui s'y trouvent seront certainement plus en relief, et ses défauts à peine appréciables. Les tableaux religieux n'ont toute leur valeur que lorsqu'ils ont pris place dans les monuments pour lesquels ils ont été exécutés.

Le Martyre de Saint-Gohard, de M. Jolin, figurerait dignement aussi dans une église. Ce saint qui est assez peu connu fut évêque de Nantes. Les Normands, après avoir saccagé cette ville, le 24 juin 843, attaquèrent sa cathédrale. L'évêque, conservant sa tranquillité au milieu d'un si terrible tumulte, et voulant finir sa vie en immolant la victime sans tache, fut lui-même la victime que Dieu choisit ce jour-là; car au moment où il invitait son peuple à adorer le Seigneur, les barbares entrés par les portes qu'ils avaient brisées, le massacrèrent sur l'autel. Ils firent subir le même sort aux prêtres, aux religieux et à ceux d'entre les fidèles qui tombèrent les premiers sous leurs coups.

Le groupe de l'évêque et de son meurtrier est très-beau. Le saint prélat a de la

dignité dans sa pose, et le Normand, qui d'une main le saisit à la gorge, et de l'autre s'apprête à le percer de son épée, est rendu avec une énergie brutale pleine de vérité. L'intérêt se concentre du reste sur les deux principales figures traitées avec beaucoup d'habileté.

Nous vous recommandons encore, mesdemoiselles, comme étant empreint d'un sentiment religieux d'une grande élévation, *Jésus guérissant les Aveugles de Jéricho*. Ce tableau, peint à la cire et à l'huile par M. Desgoffe pour l'église Saint-Nicolas du Chardonnet, mérite une mention particulière. La scène est parfaitement bien conçue et exécutée dans le meilleur style.

Le pinceau de M. Devilly a stigmatisé sur la toile, d'une manière remarquable, une de ces trahisons malheureusement trop fréquentes en Algérie : Le général Randon, dirigeant une expédition dans l'est de la province de Constantine, avait mis sous la sauvegarde de la tribu soumise des O-Siyaia-ben-Thaleb, quelques malades qui gênaient la rapidité de sa marche. Le lendemain, 2 juin 1846, apprenant que ses malades avaient été lâchement massacrés, le général leva son camp, et se mit en marche pour châtier la tribu coupable, réfugiée sur les hauteurs escarpées de *Ras-Satah*.

Trois des principaux chefs arabes viennent au-devant de la colonne pour chercher à lui faire prendre une fausse direction; mais leur ruse est déjouée, et après les avoir fait garrotter, le général s'élance à la tête de sa cavalerie sur une rampe étroite par laquelle il parvient à gagner les crêtes des rochers; nos soldats tombent à l'improviste sur les Arabes, les taillent en pièces, et s'emparent de toutes leurs ri-

chesses, vengeant ainsi leurs malheureux camarades.

Le groupe des trois chefs arabes, sur le premier plan du combat de *Ras-Salah*, est parfait tant sous le rapport de la pose que sous celui de l'expression. L'effroi, la rage impuissante, se peignent à merveille sur le visage de ces hommes traîtres et rusés qui pensent bien ne devoir attendre aucune merci. M. Devilly n'a pas montré moins de talent dans l'exécution des autres parties de sa *bataille de Ras-Salah*. On prend un plaisir infini à en examiner soigneusement tous les détails.

M. Tony Johannot a retracé une *Scène de pillage en 1525*. Nous avons vu de pareils faits se renouveler dans le midi de la France en 1852, et à l'une comme à l'autre époque, c'était le même mobile qui soulevait des masses ignorantes. Messire Martin de Belloy raconte dans ses mémoires, qu'en 1525 il se leva en Allemagne un populaire qui voulait *maintenir tous les biens être communs*; sous lequel prétexte se mirent ensemble quatorze ou quinze mille vilains pour marcher droit en Lorraine et de là en France, estimant pouvoir tout subjuguier... lesquels paysans assemblés, partout où ils passaient, pillaient les maisons des gentilshommes, tuaient les femmes et les enfants avec cruauté inouïe.

La Scène de pillage, empruntée à ce récit, par M. Tony Johannot est rendue d'une manière si vraie et si saisissante qu'on ne peut donner trop d'éloges au talent souple et varié de cet habile artiste.

Plusieurs très-beaux portraits se sont fait remarquer au Salon. Citons, comme étant tout à fait hors ligne, celui de *Mademoiselle M... L...*, par M^{me} Laure de Chailion. C'est en quelque sorte créer, qu'interpréter la nature avec autant de sentiment et de vérité naïve. M. Auguste Moynier a exposé un portrait de femme d'un très-bon style, et M. Rodakowski, celui du *général Dembinski*. Ce guerrier qui combattit pour l'indépendance de la Pologne, est représenté assis sous sa tente, le coude posé sur le genou et le menton appuyé sur la main. Sa physionomie martiale et tristement pensive a été admirablement rendue par M. Rodakowski.

Nous ne voulons pas terminer notre revue du Salon sans dire quelques mots de la *Judith* de M. Auguste Poitevin. Ce groupe en plâtre a été très-remarqué des amateurs de la sculpture sérieuse, et à notre avis il mérite qu'on encourage son jeune auteur à le reproduire en marbre, pour la prochaine exposition.

M^{me} EDMÉE DE SYVA.

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE.

Charles de France ou de Valois, fils de Philippe le Hardi, né en 1270, eut pour apanage, en 1285, les comtés de Valois, d'Alençon, et devint, en 1290, comte d'Anjou, du Maine et du Perche, par son mariage avec Marguerite, fille aînée de Charles II d'Anjou, roi de Sicile. Il avait été investi, en 1283, du vain titre de roi d'Aragon, auquel le pape Boniface VIII ajouta celui de vicaire du saint-siège. Quelques succès qu'il obtint en Italie contre les ennemis du pape, lui valurent le surnom de *Défenseur de l'Église*. Envoyé vers l'an 1323 par le roi de France, Charles le

Bel, son neveu, pour enlever la Guyenne et la Flandre au roi d'Angleterre, Édouard II, il contribua par la prise de plusieurs villes à accélérer la paix qui, peu de temps après, fut conclue entre le roi de France et la sœur de ce prince, Isabelle, reine d'Angleterre. Il mourut l'année suivante à Nogent, laissant, de la première de ses trois femmes, Marguerite de Sicile, un fils qui monta sur le trône de France sous le nom de Philippe VI et commença la branche des *Valois*. On a dit de lui qu'il fut : *fils de roi, frère de roi, père de roi, jamais roi*.

MÉLANGES.

LES DEVISES.

Les devises suivirent nécessairement les armoiries; elles sont nées à la même époque de chevalerie et de gloire. Alors, on écrivait peu, on agissait beaucoup, on résumait sa vie, ses désirs, ses secrets et ses espérances par une seule ligne, par un seul mot. La devise était tour à tour une promesse ou un souvenir. Les affections discrètes aimaient ce langage mystérieux, et la vertu ne l'a pas toujours dédaigné.

La devise se compose de figures et de paroles. On a donné à la figure le nom de *corps*, et aux paroles celui d'*âme*, parce

que certaines figures et certaines paroles, étant unies, font une devise.

Voici, du reste, pour juger du mérite littéraire d'une devise, ce que dit Gilles Ménage : « La légende doit être concise et légèrement détournée, sans aucun subterfuge, » et par un élégant sous-entendu. Elle se doit appliquer aussi justement à la personne à laquelle on la destine, qu'à cet objet allégorique et matériel. »

Vous jugerez, mesdemoiselles, si les grands hommes dont nous vous offrons les emblèmes ont rempli, dans leur choix, ces différentes conditions.

Devises historiques.

Guillaume le Taciturne, stathouder des Provinces-Unies : Un nid d'alcyons au milieu de la mer — *Tranquille au sein des orages.*

Maurice de Nassau, fils du précédent : Un arbre coupé d'où sortent des rejetons — *Un rejeton devient enfin un arbre.*

Le duc d'Albe : un soleil levant — *L'aube dissipe les tempêtes.*

La Rochefoucauld : Un cadran de montre — *Paisible au dehors, agité au dedans.*

Louis XII : Un porc-épic — *Qui s'y frotte s'y pique!*

Fouquet : Un écureuil — *Où ne monterai-je pas?*

Madame de Maintenon : Un niveau — *Rectitude.*

Charles IX : Deux colonnes — *Par la piété et la justice.*

Saint François de Sales : Tout par amour, rien par force.

Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde, bourgmestre d'Anvers : *Repos ailleurs!*

Devise donnée à Anne d'Autriche : Une

grenade — *Mon prix n'est pas dans ma couronne.*

Devise donnée à Dunois : Un laurier — *Je préserve et défends la terre qui me porte.*

Devise adoptée par Jacques Cœur. Des coquilles et trois cœurs : deux et un — *A cœurs vaillants, rien impossible.*

Il avait encore cette devise : *Faire-lire-taire.* Et celle-ci : *Bouche close n'entre mouche.*

La maison de Lorraine : Un bras sortant d'un nuage et tenant une épée — *Sa force lui vient d'en haut.*

La maison Borromée : *Humilité.*

Le corps des marchands de la ville de Paris : Une figure d'Hercule assis, essayant de rompre un faisceau de verges — *La concorde des frères finit par l'emporter.*

L'ordre de Saint-André d'Ecosse : Un chardon — *Nul ne m'offense impunément.*

La reine Marguerite, femme de Louis IX : Une marguerite — *La reine de la terre, servante de la reine du ciel.*

Les Provinces-Unies de Hollande : *Les petites choses croissent par la concorde.*

Henri III, roi de France et de Pologne : Trois couronnes — *Manet ultima cælo* (La dernière m'attend au ciel).

Louis XIV : Le soleil — *Sufficit orbi* (Il suffit au monde) ou encore — *Nec pluribus impar* (Sans égal).

Cosme III avait pour devise un navire guidé par les étoiles des Médicis, avec cet exergue : *Alta fulgant sidera.*

Un ciseau sur une ébauche de statue — *Perficitor dum cæditur* (Elle se perfectionne en étant frappée).

Des vents sur la mer — *Turbant sed extolunt* (Ils la troublent, mais ils l'élèvent).

Un encensoir — *Ardo, y adoro* (Je brûle et j'adore).

Le feu élémentaire — *Eterno perchè puro* (Éternel parce que pur).

Pour un diplomate : Une montre — *Motibus arcanis* (Par des ressorts secrets).

Une enseigne de guerre déchirée — *Quanto lacera più, tanto più bella* (Plus elle est déchirée, plus elle est belle).

Des parfums dans une cassolette — *Je plais en me consumant.*

Un chameau pliant sous le faix : *A l'impossible nul n'est tenu.*

On cite comme devise, ce que dit saint Augustin de la tulipe et de l'épi, à propos de l'humilité : « L'inutile fleur est orgueilleuse et droite — *Quia vana* (parce que vide) ; la grappe du froment est humblement penchée — *Quia plena* (parce que pleine).

Saumaïse : Une lampe — *Aliis lucens consumitur* (Elle se consume en luisant pour les autres).

La reine Blanche : Un lys naturel sur un champ semé de fleurs de lys héraldiques — *Lilium inter lilia* (Lys entre les lys).

Les sires d'Estaing : Lys et rose — *Tots por els, tots por elles* (Tout pour eux, tout pour elles).

Pour Pic de la Mirandole, qui se mourait de labeur : un flambeau brûlant des deux bouts — *Se meno luz, mas vida* (Plus de vie, si moins de lumière), par Léon X.

Pour D. Juan d'Autriche, vainqueur à Lépante : Une fusée — *Dall' ardore l'ardire* (De mon ardeur, mon élévation).

Pour un homme calomnié : Un cygne sur l'eau — *Tangor, non tingor* (Je suis touché, non taché), par Léon X.

Pour Sully : Un aigle portant la foudre — *Quo jussa Jovis* (où les ordres de Jupiter m'envoient), par Henry Estienne.

Pour mademoiselle de la Vallière : Une rose naissante — *Quanto si mostra meno, tanto più bella* (Moins elle se montre, plus elle est belle), par M^{me} de Lafayette.

Pour une veuve : Une tourterelle — *Piangi sua morte e mia vita* (Je me plains de sa mort et de ma vie), par M^{me} de Lafayette.

Pour la duchesse de Lesdiguières, grand-mère à vingt-huit ans : Un oranger — *Le fruit n'y détruit pas la fleur*, par M^{me} de Sévigné.

Pour le grand Condé : Une épée — *Pro rege sapè, pro patria semper* (Pour le roi souvent, pour la patrie toujours), par Ménage.

Pour Bossuet : Un éclair — *Dum illuminat, minatur* (En éclairant il menace), par Ménage.

Madame de Sévigné : Une hirondelle — *Le froid me chasse.*

Christine de Suède : Une hirondelle — *Pour chercher mieux.*

Madame de Créquy : Un pigeon messager — *Point de fiel et du souvenir.*

Une émigrée : Un pigeon messager — *L'invio, l'invidia* (Je l'envoie, je l'envie).

Farinelli, favori du roi d'Espagne : Des cercles autour d'un centre — *Minimus intimus* (Le plus proche est le moindre).

Charles XII, roi de Suède : Le signe de

l'Ourse — *Altior è gelidis* (Le plus haut des astres du Nord).

Le maréchal de Villeroy, gouverneur de Louis XV : Une clef de montre — *J'ai réglé qui nous règle*.

La princesse des Ursins : Une aile (prise de ses armes) — *Serpere nescit* (Elle ne sait pas ramper).

Le duc de Nivernais, époux très-fidèle : Une chicorée — *J'ai blanchi sous mes liens*.

Le comte de Caylus, antiquaire : Une coupe étrusque — *Nulla aconita bibuntur fœtilibus* (Juvénal) — (Ce n'est jamais dans l'argile que l'on boit le poison).

Dona Rosa de Lascaris, très-timide et très-jolie personne : Un bouton de rose — *Je ne puis paraître sans rougir*.

Madame Élisabeth : La boussole — *En des temps inégaux sa vertu fut égale*.

Madame et mademoiselle de Bonchamps : Des lys brisés — *Pour eux, comme eux*.

L'abbé de Comnène, issu des empereurs Grecs : Une hirondelle — *Chassez-moi d'un palais, mon refuge est un temple*.

Madame de Genlis : Une noisette — *Aimée de l'enfance*.

Madame Tallien : Une rose — *Le méchant n'y voit que l'épine*.

A un savant : une lampe. — *En éclairant, je me consume*.

Un aimable étourdi : Un carton rempli de fleurs — *Léger sans être vide*.

Le comte de Murat : Un obélisque — *Alto, stabile dritto* (Haut, droit et solide).

Une hermine — Plutôt mourir que me tacher.

La lettre M en chiffres romains — Elle vaut plus que toutes les autres.

Un soleil — Il ne dédaigne personne.

Un flambeau allumé — *Quo plus micat, eo minus durat*. Plus de lueur, moins de vie.

Une fusée. — *Poco duri, pur che m'inalzi*. Je veux bien durer peu, pourvu que je m'élève.

Un arbre vert — *Plutôt mourir que changer*.

Économie Domestique.

SOUFFLÉ D'ABRICOTS.

Prenez la valeur d'un pot de marmelade d'abricots; battez-la avec une fourchette d'argent jusqu'à ce qu'elle forme sirop; ajoutez-y une cuillerée à café de farine, battez encore. Cassez six œufs, mettez à part les six blancs et les six jaunes. Battez ces jaunes, joignez-les au sirop d'abri-

cots; battez le tout ensemble; battez en neige les six blancs d'œufs, ajoutez-les à ce mélange; battez encore, puis mettez le tout dans un plat d'argent ou d'étain, sur un feu doux, et sous un four de campagne, pendant cinq minutes.

RAGOUT DE CREVETTES (*mets hollandais*).

Prenez un litre de crevettes, nettoyez-les. Mettez dans une casserole, sur un feu modéré, un morceau de beurre frais, liez-le avec de la farine, ajoutez-y le jus d'un demi-citron, jetez les crevettes dans cette sauce en y ajoutant un autre morceau de

beurre; liez avec un jaune d'œuf, et servez.

On peut mettre une cuillerée de ce ragout dans des petits pâtés, au lieu d'une boulette de viande. Ce hors-d'œuvre, ainsi préparé, serait beaucoup plus délicat et plus distingué.

SAUCE AUX GROSEILLES DONT ON PEUT ARROSER UN GATEAU DE RIZ, DE SEMOULE, etc.

Exprimez du jus de groseilles de quoi remplir deux grands verres, mettez-le sur le feu dans un vase non étamé, sucrez ce

jus, laissez-le chauffer doucement. Liez-le avec trois jaunes d'œufs.

SIROP DE GROSEILLES.

Ayez 500 grammes (1 livre) de groseilles rouges, égrappées; 375 grammes (3 quarts) de sucre réduit en poudre. Prenez un pot de terre, neuf, mettez dedans, alternativement : une couche de sucre concassé, une couche de groseilles, ainsi de suite. Le pot rempli aux trois quarts, bouchez-le bien avec une vessie que vous serrez autour du pot, par une ficelle. Mettez sur le feu une marmite

pleine d'eau, placez le pot dans cette marmite, laissez bouillir cette eau pendant trois heures, puis versez ce que contient le pot dans un tamis placé sur une terrine; lorsque le sirop de groseilles a traversé le tamis, et quand il est refroidi mettez-le en bouteille. Il faut 6 kilogrammes (12 livres) de groseilles égrenées, et 4 kilogrammes 500 grammes (5 livres) de sucre pour 6 bouteilles de sirop.

GROSEILLES EN GRAPPES.

Prenez de belles grappes de groseilles, des blanches et des rouges; ayez de la gomme arabique que vous faites fondre dans de l'eau; trempez-y vos groseilles, grappe par

grappe, et roulez-les dans du sucre râpé très-fin. Faites-les sécher et dressez-les sur une assiette; c'est un bon et joli plat de dessert.

GATEAU A LA GRAFFENRIED.

Fleur de farine, 125 grammes (4 onces).

Sucre pilé, 187 grammes (6 onces).

3 œufs.

Beurre, 62 grammes (2 onces).

Le jus d'un citron.

Le zest du citron, haché.

Cassez les œufs dans un saladier, coupez-y le beurre en petits morceaux, ajoutez le sucre (gardez-en un peu), le jus du citron et le zest, mêlez bien le tout ensemble.

ble; ajoutez la farine, battez bien le tout ensemble, aplatissez la pâte, beurrez le fond d'une tourtière, mettez-y votre gâteau, saupoudrez-le du sucre que vous avez conservé, mettez votre tourtière au four, ou sur un feu doux et couvrez-la d'un four de campagne sur lequel vous avez mis des charbons allumés et des cendres chaudes.

Ce gâteau se sert chaud ou froid.

Pharmacie domestique. — REMÈDE CONTRE LES CRACHEMENTS DE SANG.

Prenez des pousses de genêt; formez-en un paquet de la grosseur de trois doigts; faites-le bouillir dans un litre d'eau durant

dix minutes; prenez-en un verre le matin, un à midi, un le soir.

CORRESPONDANCE.

J'ai eu tort!... je ne me plaindrai plus de la pluie, je ne demanderai plus de soleil. Ah! quelle leçon!... trente-cinq degrés de chaleur, ma chère!... Comme on ne

peut, entre amies, se visiter le matin, je donne une soirée à mesdemoiselles Louise, Bathilde, Marie et Florence, que tu connais déjà... je t'en ferai demain le récit.

A huit heures j'avais fait couvrir une table de gâteaux et de fruits; des carafes contenant des sirops, de l'eau, du lait, étaient dans un vase, entourées de glace. Florence, en sa qualité d'intime, arriva la première. Elle avait une jupe de foulard, fond chocolat, à petits pois rouges, un corsage de jaconas blanc, à basques, garni du devant, (côté droit) au bas des manches pagodes, et au bas des basques, d'une bande de mousseline légèrement froncée, haute de 4 centimètres, ayant au bord trois plis (en comptant l'ourlet), larges de 2 millimètres, espacés entre eux de 4 millimètres. Son chapeau était en paille cousue, orné d'un large ruban de gros de Naples chocolat, brodé en paille; les brides étaient du même ruban, mais sans être brodées. Ces brides pour n'être pas chiffonnées, ont besoin d'une petite ruse qui consiste à faire le nœud d'avance. Voici comment : On a 1 mètre 20 de ruban large de 8 centimètres, je suppose; après en avoir levé un morceau long de 5 centimètres, on plie en deux les 115 centimètres qui restent, on forme un nœud de deux boucles, on le retient avec quelques points, que l'on recouvre par le morceau de 5 centimètres qui forme une espèce d'agrafe que l'on retient derrière, aussi, par quelques points. On a deux rubans chocolat, longs de 45 centimètres, larges de 3, cousus de chaque côté de la passe du chapeau; on introduit le ruban de droite entre les boucles et l'agrafe, puis on noue ces rubans sous son menton, et l'on recouvre le petit nœud qu'il forme, par le large nœud du ruban qui paraît nouer les brides du chapeau. Florence portait un châle simple en mousseline brodée au crochet, à la pièce, et festonné tout autour en crête de coq. Ce châle était rabattu derrière, sur les épaules, comme un revers, c'est-à-dire qu'il formait écharpe. Ses gants étaient en fil d'Écosse gris, ses bottines en couil de même couleur.

Mes autres amies s'étaient donné rendez-vous pour arriver ensemble. L'une

avait une robe de mousseline blanche, le corsage montant, froncé, devant, sur les épaules et formant gerbe sur la poitrine. Manches pagodes; le bas de la jupe, le bas des manches, le devant du corsage, n'avaient qu'un simple ourlet. Sa ceinture était un ruban de velours noir, large de 4 centimètres, qui entourait sa taille, un des bouts de ce ruban passait sous un nœud formé de deux boucles, et de deux longs bouts de ruban de velours, large de 6 centimètres. Une tresse, formée de trois rubans de velours noir, large de 4 centimètres, lui servait de couronne et se mêlait à ses cheveux de derrière. Elle avait des mitaines de tulle de soie noire, et des bottines de prunelle noire. Son chapeau était en crin blanc, orné d'un ruban écossais, et son mantelet était en taffetas noir.

L'autre avait une robe de taffetas gris; le corsage était ouvert devant, à basques et à manches *mousquetaire*, le tout garni d'un ruban de velours noir; sous ce corsage, un fichu-gilet sur le modèle, planche VIII. Elle portait un chapeau de tulle blanc orné de fleurs des champs, et son mantelet-Louise était garni d'un seul ruban de velours.

La troisième avait une robe de mousseline fond blanc, à fleurs roses; le corsage à basques, garni du devant (côté droit), et au bord des basques et des manches pagodes, d'une bande de mousseline pareille, ourlée et froncée de manière à former deux têtes; elle était coiffée d'une couronne formée d'une tresse de trois rubans roses qui retombaient en bouts inégaux de chaque côté de ses bandeaux; elle portait un châle carré, en mousseline tarare, orné d'un feston en point de rose; des gants de soie couleur écarlate et un grand éventail en papier vert.

La quatrième avait une robe de mousseline de laine écarlate, sur une jupe de percaline de même couleur, le corsage doublé de même, ouvert devant, laissait voir une guimpe brodée, semblable à celle

de la planche VIII ; elle avait une grande pèlerine de taffetas noir, ornée d'un capuchon, le tout entouré d'un ruban de velours noir, un nœud de ruban pareil, d'où pendaient deux longs bouts, était cousu au milieu du capuchon ; son chapeau était en dentelle de crin gris, orné d'un ruban de taffetas bleu de France ; ses bottines en prunelle de la couleur de sa robe, et ses gants couleur paille. Sa sœur, depuis peu sortie de pension, l'avait accompagnée : ces demoiselles étaient mises absolument de même.

Lorsque nous fûmes réunies autour d'une table, sur laquelle j'avais placé des keepsakes (1), des albums, des bonnets, des brassières et des tricots faciles, commencés pour différents vêtements destinés aux petits enfants pauvres de nos crèches : « Prenez un keepsake, ou un ouvrage, à votre choix, mesdemoiselles, leur dis-je, cela n'empêche pas de causer.

— Au contraire, répondit Florence, moi, cela me donne des idées.

— Vraiment ! reprit Marie. Eh bien ! quelle idée vous donne ce bas que vous tricotez ?

— Il me fait penser à la reine Marie-Amélie qui, même dans les moments où son esprit devait être le plus occupé, trouvait encore le moyen de tricoter des bas pour les pauvres.

— Ah ! si vous nous parlez d'une sainte !

— Mais, mademoiselle Marie, les saintes sont des modèles que nous devons nous efforcer d'imiter.

— Pas toutes ! reprit Bathilde d'un air grave.

— Ah ! voilà ce que vous allez nous prouver, s'il vous plaît.

— Volontiers. Supposez une jeune personne riche à millions, fille unique, qui, pour se faire sœur, mère, fille et servante des pauvres, abandonne le père et la mère

que Dieu lui a donnés... c'est une sainte, dit-on ; mais l'imiterez-vous ?

— Non, certes, reprit Louise : *Tes père et mère honoreras, afin de vivre longuement...*

— Est-ce pour vivre longuement ? demanda Marie d'un air moqueur.

— Et quand cela serait ? reprit Louise, la vie est un présent de Dieu, nous ne devons pas en faire fi ; mais la conserver et bien l'employer, afin, quand Dieu nous la reprendra, de pouvoir lui en rendre un bon compte.

— Parfaitement répondu, dit Marie.

— Un soir, continua Bathilde, cette jeune fille se trouvait près du lit de son père mourant... Elle le baisa au front, elle pleura, et, malgré les observations d'un bon prêtre, elle l'abandonna... au moment de lui fermer les yeux. « La règle est de rentrer à neuf heures, répondit-elle, le sacrifice que je fais sera un exemple utile. » Et quand plus tard on lui dit : « Maintenant vous allez revenir auprès de votre pauvre mère, qui, en trois mois de temps, a perdu son père, sa mère, son mari... vous ne la laisserez pas seule au monde, vos vœux ne sont que temporaires... — Oh ! répondit la sœur de charité, Dieu avant tout ! »

Il se fit parmi nous un pénible silence.

« Ai-je prouvé ce que j'avais avancé ? demanda Bathilde.

— Oui, répondit Florence, il y a des saintes que nous ne devons pas imiter. Que l'on consacre sa vie à être la servante des pauvres, quand on n'a plus ni amis, ni famille qui vous réclament... c'est bien ! mais jusque-là on a d'autres devoirs à remplir.

— D'ailleurs, reprit Marie, on peut servir Dieu dans toutes les positions, et Dieu ne doit approuver l'ingratitude des enfants sous aucun prétexte.

— Très-bien ! Marie, lui dis-je ; je vous remercie au nom de nos pauvres mères qui nous élèvent avec tant de soins, tant de dévouements, et qui comptent sur nous

(1) Prononcez *kipsék*.

pour les aider à supporter les infirmités de la vieillesse.

— A propos ! dit Louise, une de mes amies, petite, brune, bien faite, se marie, et me charge de vous prier de lui donner vos avis pour sa toilette.

— Je suis bien flattée de sa confiance, dis-je, et je vais y répondre. Je lui conseillerais : une robe de gros de Naples blanc, la jupe garnie de trois volants découpés à l'emporte-pièce, recouverts de trois volants en application d'Angleterre ; le corsage à pointe, ouvert devant et laissant voir une guimpe, aussi en application. Autour du cou, et de chaque côté du devant de ce corsage, seraient cousus, presque à plat, deux rangs de dentelle, aussi en application, qui rabattraient sur le corsage ; les manches pagodes auraient deux rangs de cette même dentelle. Pour coiffure, elle choisira de légères branches de bruyère, qui, de chaque côté de ses bandeaux gonflés, retomberont jusque sur son cou. Son bouquet sera aussi composé de branches de bruyères ; il aura la forme d'un V, dont la pointe sera placée au bas de la pointe du corsage, sur lequel le bouquet s'étendra comme *en espalier*. Son mouchoir de linon-batiste serait entouré d'une application d'Angleterre ; elle aurait un voile en tulle de soie, de 120 centimètres de large, sur 3 mètres de long, simplement ourlé tout autour. Sa couronne d'oranger serait placée de manière à le retenir sur ses cheveux de derrière. Elle aurait enfin des bottines de gros de Naples blanc. En été, elle ne craindra pas d'avoir froid, et en hiver, je lui conseille d'être vêtue chaudement sous sa robe plutôt que de mettre, pour entrer et sortir de l'église : une pelisse de soie blanche, bordée de cygne, ou une grande pèlerine de satin blanc, bordée d'hermine ; je trouve que cela détruit tout le charme du costume : le voile.

— C'est parfaitement vrai, dit Louise, et le lendemain ?

— D'abord, pour le dîner, elle n'aurait

à ôter que son voile, et à ajouter ses bijoux ; pour le bal, elle n'aurait de plus qu'un bouquet blanc, en fleurs naturelles. Le lendemain, elle mettrait pour le dîner, une robe de taffetas gris ou bleu de France à trois volants, découpés, ou bien ces mêmes volants recouverts alternativement d'une dentelle noire, ce qui ferait deux volants de dentelle, un dans le haut, un dans le bas, et il n'y en aurait pas sur le volant du milieu. Le corsage, à basquines, garnies de dentelle, ainsi que le devant du corsage et les manches, façon *mousquetaire*. Pour faire ses visites, elle ajouterait une pointe de dentelle noire, et un chapeau de tulle blanc, orné de fleurs, ou une belle paille d'Italie, ornée de deux bouquets de plumes blanches ; des bottines de taffetas noir, des gants couleur paille, et elle tiendrait à la main une ombrelle blanche. Je préfère le gros de Naples blanc, parce qu'il peut servir sous une robe de tulle ou de gaze, et qu'il peut se teindre et se moirer. La moire blanche écrase une petite femme et noircit une brune. Le damas de soie convient à qui ne veut porter ni volants, ni dentelle.

— Une autre me charge de te demander à quel âge elle pourra aller dans le monde.

— Dame ! cela dépend de la volonté de sa mère ; en général, on n'y va que quand on a terminé son éducation, quand on peut être demandée en mariage. Maman connaît une dame qui n'y a mené ses quatre filles que l'une après l'autre, c'est-à-dire, à mesure que l'une était mariée.

— Cette dame était fort sage, dit Bathilde, les prétendants n'avaient pas l'incertitude du choix, et les regards n'avaient pas fané ses filles, car c'est un malheur pour nous que d'être trop connues.

— Ah ! si maman avait cette idée-là, comme je dirais bien haut : que Marie a toutes les vertus ; qu'on aurait tort de la croire coquette... moqueuse... curieuse...

— Bravo ! ma sœur, dit en riant Marie... Si tu t'y prends avec cette adresse, tu n'iras pas de sitôt au bal. C'est dommage, car

voilà une toilette qui t'irait bien. » (Elle tenait la gravure de modes qui est jointe à ce numéro.) « Expliquez-nous-la, Jeanne, ajouta-t-elle.

— La jeune personne, qui est sur la gauche, a une robe de jaconas fond bleu, semé de petites fleurs; son mantelet de mousseline blanche est garni d'une bande de mousseline pareille froncée, à deux têtes; sous cette bande est passé un ruban de taffetas bleu. Elle est coiffée de deux petits velours posés sur sa tête et retenant de chaque côté une grappe de ces mêmes petits velours, moitié en boucles et moitié en bouts inégaux. Son corsage est garni du haut par une petite dentelle, la même qui est à ses manches pagodes. Elle tient à la main une coiffure de jardin que nos grand-mères appelaient *une calèche*, et nous, *une capeline*.

L'autre demoiselle a une robe de mousseline blanche, ornée de cinq plis, en comptant l'ourlet, et une seconde jupe, ouverte devant et arrondie, ornée de quatre plis en comptant l'ourlet (il n'est pas indiqué sur la gravure); son corsage, froncé en gerbe, est monté du bas sur une petite ceinture à laquelle sont montées les deux jupes; la Berthe a trois plis aussi en comptant l'ourlet (il n'est pas indiqué); ses manches sont doubles : celle de dessous a trois plis, celle de dessus est séparée du milieu, arrondie de chaque côté et garnie de trois plis en comptant l'ourlet, qui n'est pas encore indiqué.

— Mais... je vous demande pardon... pourquoi ne l'est-il pas ?

— Demandez-moi pourquoi un artiste n'est pas en même temps couturière et marchande de modes... Aussi, il faut voir les robes, les mantelets, les chapeaux et les nœuds impossibles que certains journaux envoient à la province... pour lui plaire, car :

Il lui faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde !

Je reprends ma description. Cette demoiselle a, en dedans de sa robe, un fichu-guimpe en tulle, monté du haut sur

un poignet, recouvert d'une ruche double, de petit tulle; deux grappes de fleurs roses tombent de chaque côté de ses bandeaux : en ôtant le fichu-guimpe de tulle, sa toilette de bal d'été conviendra pour un bal d'hiver.

— Expliquez-nous cette grande planche, si couverte de broderies.

— Florence est ordinairement de moitié dans ce travail... Mais je crains que cela ne vous ennuie...

— Au contraire... dit Bathilde, et je me joins à mademoiselle Marie.

— Allons, Florence, quitte ton tricot, ma chère, lui dis-je, prends la plume, et puisque ces demoiselles le désirent...

Le n° 1 est une guimpe; elle se fait en jaconas, et se brode à l'anglaise.

Le n° 2 en est le bas qui n'a pu trouver place sur la petite planche. Le patron de cette guimpe est indiqué par une ligne.

Le n° 3 est le quart d'un mouchoir, il se brode au plumetis; le fond de chaque marguerite et de chaque rosace se couvre de jours.

Le n° 4, *Abdonie*, se brode au plumetis.

Le n° 5, *Anine*, se brode de même.

Le n° 6 est le dessin d'une bourse de quêteuse. Elle se fait en drap ou en velours, et se brode en soie, ou bien en or, ou en argent. Elle se double de peau blanche, et, au lieu des œillets que l'on perceait autrefois entre chaque rayon de cette espèce de roue, on coud maintenant, en dedans, des petits anneaux de métal, dans lesquels on passe la ganse qui serre la bourse.

Le n° 7 est un dessin qui s'exécute au crochet et au point russe, ou en reprises sur filet, au point carré. Ce dessin peut servir pour pelote ou pour pale; bien entendu que le carré qui se trouve tout uni est continué en filet au point carré, ou au crochet ou au point russe.

Le n° 8 contient deux bandes qui s'exécutent de même. En filet au point carré, on peut en faire deux dentelles. Ces dessins seraient de jolies bandes pour chaises, tabourets... exécutés en tapisserie.

Le n° 9 est une pelote qui se fait ainsi :

Achète une feuille de carton de 15 centimètres, ou prends un vieux jeu de cartes. Taille, avec une carte, un carré sur le carré du milieu de ce n° 9, puis douze feuilles sur les six qui forment cette pelote. Tu as bien quelques restes d'indienne, détaches-en six fleurs que tu tailles sur une de ces feuilles de carton, en ayant soin de placer l'étoffe de manière que le droit fil se trouve de chaque côté de la pointe du haut de ces feuilles, et de laisser tout autour 4 millimètres pour les remplis. Tu as bien encore quelque morceau de satin vert ou marron, uni; tu en tailles six feuilles sur les six feuilles précédentes. Tu places une feuille de satin sur une feuille de carton, et à l'envers, c'est-à-dire du côté opposé au satin; avec une aiguille enfilée de fil blanc, tu passes un point dans le milieu du bas de la feuille de satin, puis à la pointe du haut, puis d'une des pointes de côté à l'autre pointe; tu continues ainsi de lacer cette feuille, jusqu'à ce qu'elle soit bien tendue; tu fais de même pour les cinq autres feuilles de satin, qui, avec celle-là, formeront le dehors de la pelote. Tu couvres de même et du même satin le petit carré qui forme le fond de cette pelote. Avec les six fleurs détachées, tu couvres de même les six autres feuilles de carton; tu réunis ensemble les six feuilles de satin en les cousant à l'envers par un surjet, avec de la soie pareille; tu réunis de même les six feuilles à fleurs, par un surjet à l'envers, puis tu les places sur l'envers des six feuilles qui forment l'extérieur de la pelote, et tu les réunis solidement du bas, par un surjet; puis du haut, par un *point coulé*, c'est-à-dire, passé alternativement entre le satin et l'indienne. Lorsque tu as fini, tu couds, à surjet, en dedans de la pelote, le bas des douze feuilles, qui n'en forment plus que six, autour du carré doublé de satin, de manière que le satin soit en dehors. Taille, de ce même satin, un rond de 8 centimètres de circonférence, fais-y un rempli, fronce-le tout autour, remplis-le

de ouate, serre le fil comme si tu couvrais un bouton, et couds ce bouton au fond de l'intérieur de cette pelote, sur le carré de carton doublé de satin. Ce rond est indiqué sur le modèle n° 9. On pique ses épingles le long des feuilles, et l'on pique ses aiguilles dans le bouton de ouate, ou bien, quand on a cessé de travailler, on y dépose son dé, ce qui l'empêche de rouler par terre, et nous aide à le retrouver.

Le n° 10 est un fichu qui se taille avec une couture sur l'épaule. Le derrière se termine par une pointe arrondie. Ce fichu en nanzouk, garni d'une bande de nanzouk, ourlée ou festonnée, serait très-jeune fille.

Le n° 11 est une manche froncée du bas à un poignet, et ornée de deux rangs de dentelle.

Le n° 12 est une autre manche qui se fait double, celle du bas est froncée à un poignet, et celle du haut a la forme *pagode*. Ces deux manches conviennent à nos bonnes mamans, qui n'ont jamais trop chaud, mais elles nous conviendront cet hiver.

Ici finit la description de la petite planche.

Le n° 13 est un col *Mazarin* qui se brode au plumetis, en point de feston et en jours.

Le n° 14 est un écusson pour mouchoir, contenant deux *J* enlacés; il se brode au plumetis et au point d'arme. On peut remplacer ce point en brodant au plumetis le côté de la feuille où il est indiqué par un pointillé, et faire un point de cordonnet pour marquer l'autre côté de la feuille.

Le n° 15 est un dessin de volant, il se brode sur mousseline, au plumetis et en point de feston.

Le n° 16 est un autre dessin pour volant, pour garniture de camisole; il se brode de même, et sur mousseline.

Le n° 17 est un écusson demandé, dont le fond est *azur*; ce fond se rend par un point de cordonnet en fil d'Écosse.

Le n° 18 est un écusson de fantaisie contenant *C D* enlacés.

Les n° 19-20, 21, 22, 24, *Émilie*,

Zélie, Cornélie, D. B., C. V., se font en broderie anglaise.

Les n^{os} 23, 25, 26, *Nisa, Nisida, Marie*, se font au plumetis.

Le n^o 27, *Amicie*, en point de feston.

Le n^o 28 est le côté droit d'un gilet de chasse qui se brode au métier, en laine, sur casimir gris, la coquille qui contient le gland se couvre de nœuds, où sont des points.

Le n^o 29 est la moitié du col, le pointillé qui le traverse dans sa longueur indique où il se replie sur lui-même, et l'étoile indique où il se coud.

Le n^o 30 est le dos. Le patron de ce gilet nous est donné par le directeur du *Journal des Tailleurs*.

Les n^{os} 31, 32, *A. G., M., S.*, se brodent au plumetis et point de feston.

Le n^o 36, *Juliette*, se brode au plumetis et à l'anglaise.

Les n^{os} 33, 34, 35, 37, 38, *A. G., M. G., Carmen, Catalina, Séréne*, à l'anglaise.

Le n^o 39 est l'un des côtés du devant d'un fichu-gilet qui se fait en nanzouk.

Le n^o 40 est la moitié du dos, auquel il faut ajouter un large ourlet.

Le n^o 41 est un des côtés du col.

Le n^o 42 est la basque de ce côté.

Ce fichu-gilet s'exécute ainsi : On réunit les deux côtés du milieu du devant par une couture faite à l'endroit, à points de côté; on couvre cette couture d'une bande large de 3 centimètres, que l'on coud à points arrière de chaque côté, en laissant un rempli, comme à la poitrine d'une chemise d'homme. Sur cette bande, on coud 11 ou 12 boutons pointus. De chaque côté de cette bande, on fait 5 petits plis, larges de 4 millimètres, espacés entre eux de 4 millimètres, et dont la largeur doit être ajoutée à ce modèle. On ne réunit le devant et le dos que sur les épaules. Les deux côtés du dos se réunissent du haut par deux boutons et deux brides. Du bas, ces deux côtés du dos sont montés, froncés, sur une bande double. Où se voient des F, on coud une bande double; ces deux bandes se bouton-

nent au bas du dos, et serrent le fichu-gilet. Au col et à la basque, on fait tout autour un petit ourlet, large de 4 millimètres, retourné en dessus et cousu à points arrière. On coupe des biais de nanzouk, on replie, en dedans, les côtés de ces biais, on double ces biais; ils doivent avoir 4 millimètres de large; on en coud un à points arrière, à 4 millimètres de l'ourlet, les autres, on les coud de même. Le col est monté à un collet, double, haut, derrière, d'un centimètre, et diminuant sous le menton. La basque est cousue au fichu-gilet, *G* contre *G* et *H* contre *H*. Pour recouvrir cette couture, on ajoute, en dessus, une bande en biais que l'on coud, à points arrière, depuis *G* jusqu'à *F*. Dans les ourlets qui bordent le fichu-gilet, de *E* à *D*, on introduit une petite ganse.

— Eh bien! mademoiselle, interrompt Bathilde, je préfère ces ourlets modestes à ces broderies anglaises qui attirent les yeux... Mais, continuez, je vous prie.

— C'est fini!... Il me reste à vous remercier de votre longanimité.

— Ah! longanimité est très-joli!... reprit en riant Marie.

— Moi, dit Florence, j'ai à te demander l'explication de ton rébus.

— La voilà : Une hirondelle. — Neuf faits historiques représentés par leur date. — Une jeune fille qui danse — et le printemps personnifié. Cela veut dire :

L'hirondelle ne fait pas le printemps.

— Quels faits représentent ces dates?

— Ah!... cherche!...

Heureusement il me vint à l'idée de faire servir notre collation, car j'aurais été fort embarrassée de lui répondre... Je voyais quelques dates dont j'avais oublié les faits... Mais tu t'en souviendras, ma bonne amie. Le temps, d'ailleurs, et l'espace me manquent... Je ne peux que t'embrasser bien vite, et prier Dieu qu'il t'accorde tout ce que tu désires.

J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

9 AOUT 1527. — SUPPLICE DE SAMBLANÇAY.

Jean de Beaune, baron de Samblançay, fut surintendant des finances sous Charles VIII, Louis XII et François I^{er} ; il était fils d'un bourgeois de Tours, il s'attira l'animosité de la duchesse d'Angoulême, mère de François I^{er} ; elle le fit accuser de concussions, et quoique son crime fût loin d'être démontré, il fut condamné à mort par le Parlement et pendu à Montfaucon.

Son supplice inspira à Marot ces vers si énergiques et si connus :

Lorsque Maillard, juge d'enfer, menait
A Montfaucon, Samblançay, l'âme rendre,
A votre avis, lequel des deux tenait
Meilleur maintien ? Pour vous le faire entendre,
Maillard semblait l'homme que mort va prendre ;
Et Samblançay fut si ferme vieillard,
Que l'on croyait, pour vrai, qu'il menait pendre.
A Montfaucon le lieutenant Maillard.

MOSAÏQUE.

Voyager, c'est résumer une longue vie en peu d'années ; c'est un des plus forts exercices que l'homme puisse donner à son cœur comme à sa pensée. Changer d'horizon moral, c'est changer de pensée.

LAMARTINE.

L'idée souveraine, l'idée de Dieu, empêchera la femme de s'abandonner aux séductions du luxe et de la parure, en la mettant en présence de la faim et de la soif de ses frères.

M^{me} DE GASPARIN.

Socrate estime digne du soin paternel de donner un beau nom aux enfants.

Ce qui disperse la vie rend tout progrès impossible.

BONSTETTEN.

RÉBUS.



Paris. — Imprimerie de M^{me} V^e Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.